

plus

la presse

MONTREAL, LE SAMEDI 12 OCTOBRE 1985

LES PROFESSIONNELS DE LA VISION
GREICHE ET SCAFF
OPTOMETRISTES
28 SUCCURSALES 336-5330

Les rayons gamma pour conserver les denrées

page 7

La guerre Irak-Iran: une 6^e année

page 10

Les services secrets: une arme à deux tranchants

page 12



nouvelles frontières

INTERNATIONAL



Galapagos
13 jours, 27 nov.

1,899\$*

Égypte
13 jours, 16 nov.

1,999\$*

Sénégal:

Le Sine Saloum
7 nuits et Plage
de Frontal 5 nuits.

1,699\$*

Paris

avion aller/retour

349\$

*Prix minimum, base double, hiver 85-86. Les circuits incluent plusieurs repas et sont aussi disponibles à des dates ultérieures. Consultez nos agents. Départs de Montréal. Taxes en sus.

Session d'information, mardi 18h00, au 800 de Maisonneuve est.

nouvelles frontières

1130, boul. de Maisonneuve • 288-4800
800, boul. de Maisonneuve • 842-1450
Sans frais de l'extérieur 1-800-361-2133
Détenrice d'un permis du Québec

LES PHOTOS DE

la presse

Jean-Yves Letourneau



2 PLUS, MONTRÉAL, SAMEDI 12 OCTOBRE 1985

Fidèles au rendez-vous

Les grandes oies blanches, encore une fois, sont fidèles au rendez-vous bi-annuel du Cap Tourmente. Par milliers, elles

hantent les battures, se gavant de scirpe, avant de poursuivre leur périple vers des cieux plus cléments.

Fiche technique

Appareil: Canon F/1
Objectif: 85 mm
Ouverture: 1/250^e à F/5,6
Pellicule: Tri-X



L'usager du métro, cet inconnu

On les appelle USAGERS, personnes qui utilisent. Eux-mêmes ne se dénomment presque jamais. Ils habitent Laval, Saint-Henri, le Plateau Mont-Royal ou N.D.G. Ils sont de toutes les couleurs, parlent toutes les langues et se partagent toutes les croyances.

À part le fait d'utiliser le métro les Usagers ont peu de choses en commun. Ils forment une tribu étrange. Deux fois le jour ils se réunissent à plusieurs milliers et s'adonnent au même rite. En se frottant, sans s'adresser la parole et de préférence en évitant tout contact avec les yeux, les Usagers descendent sous terre, s'entassent dans des wagons bleus et se déplacent dans l'espace.

On peut aimer le fréquenter. Il arrive aussi qu'on le déteste. En général on est partagé. On admet qu'il est bien conçu, bien entretenu. On le trouve rapide, pratique. En fin de compte on est content qu'il existe et on l'apprécie; l'hiver surtout.

Certains jours on ne supporte pas le métro. Ces jours-là, sous les néons, suivre l'histoire de chacun au fil des rides, c'est trop. Se voir, se regarder et s'épier de tellement près les uns les autres devient insupportable. L'oxygène se fait rare. On se hâte de remonter à la surface.

Il arrive parfois que l'on aie le métro léger, que l'on voyage fa-

le temps. Si les humeurs ne sont pas trop fragiles, si le moral est bon, on s'adonne à une occupation vieille comme le monde: l'observation de ses semblables. Naturellement, il faut savoir s'y prendre.

L'usager moyen maîtrise presque toujours l'art de regarder droit devant lui, dans le vide, à travers les gens. Sans en avoir l'air il est à l'écoute, attentif aux moindres mouvements. Dans le métro, à la condition de demeurer furtifs et de ne pas se repeter, les regards peuvent se croiser. Ces regards le code des usagers du métro en détermine la durée. Et l'usager est au courant.

Dans les profondeurs du métro, qui sont exactement tous ces autres qui nous entourent, nous étourdissent et nous envahissent? Les administrateurs de la CTCUM connaissent peu de choses des usagers du métro. Ils ont tout de même dessiné un profil sommaire de leur clientèle. L'usager du métro est proche parent de l'usager du transport en commun.

Le Plan directeur 1984-86 de la CTCUM indique que 85 p. cent des usagers ne possèdent pas d'auto. Il précise que les adultes (de 18 à 64 ans) utilisent moins le transport en commun que les jeunes et les personnes de 65 ans et plus. Il ajoute que les femmes l'utilisent davantage que les hommes. En fait, 60 p. cent des usagers du transport en commun sont des usagères.

C'est chaud et vivant

Pour qui sait observer elles deviennent un peu inutiles ces études officielles. Inutiles et froides. Le métro, lui, est chaud et vivant. Il mérite qu'on en parle autrement.

La fortune et la gloire ne voyagent pas en métro. Anonymes les immigrants, les vieilles personnes avec leurs vêtements usés, leurs souliers trop grands visitent les poubelles. Sur leurs talons hauts, chevilles enflées, les femmes quittent leur travail de ménagère et se rendent en



photothèque LA PRESSE

Dans les profondeurs du métro, qui sont exactement tous ces autres qui nous entourent, nous étourdissent et nous envahissent?

accomplir un deuxième. Remunérateur celui-là. Devant l'immense fatigue de ces gens on pense comme celui qui chantait « la vie ne fait pas de cadeau ». Pour soi, on ajoute que l'organisation sociale que se sont donnée les humains n'arrange pas les choses.

À propos d'organisation sociale justement, il est utile de s'attarder aux détails. Il convient de s'intéresser aux souliers, point négligé dans les études officielles et pourtant révélateur des conditions socio-économiques des usagers. Les talons aiguilles par exemple. Traîtres et vengeurs ils se prennent dans les planchers grillagés aux sorties des stations. Quand les trains sont bondés ils transpercent des pieds inno-

cents. Et les jours où la ville est inondée de sloche, qui dans le métro à les pieds au sec, qui les a mouillés? Un Nicaraguayen chaussé de pantouffles de toile chinoise en plein mois de février, c'est dérangeant.

Pour se frayer un passage dans la jungle du métro l'usager délaisse son clan. Les femmes de ménage côtoient les secrétaires de direction, les prostituées. Les parfums des machos se mêlent à ceux des féministes et des homosexuels. Les timides rencontrent les violents. Les racistes croisent les immigrants. Les robineux empestent les bien-pensants.

Savoir s'occuper

Est-ce pour ne pas voir? Les

usagers choisissent souvent de s'occuper pour la durée du trajet. Ballotte par les wagons on tricote, on mange (du lunch complet à la tablette de chocolat), on se coiffe, on se cure les ongles, les dents, on étudie, on dresse des listes, on prend des notes, on écoute de la musique, on lit. Toutes les lectures sont permises: la Bible, les romans-photos, le *Selection du Reader's Digest*, le *Monde* et *La Presse*. Sans pudeur, des voyageurs plein d'espoir se plongent dans des livres qui promettent d'apprendre à vivre (*Vingt-quatre heures à la fois*, etc.). Dans les wagons on dort aussi, à ses risques et périls et plus ou moins profondément. On écoute les conversations ou on converse, même sans interlocuteur.

Le métro n'est pas toujours bonde. À certaines heures du jour, ou tard dans la soirée on le trouve presque vide. Dans les trains les voyageurs s'éparpillent. Les publicités des murs et des wagons se font plus présentes. L'alcool, les cigarettes, la crème à bronzer, les agences de voyages, les toniques vitamines, les banques sollicitent les usagers pendant que Musak leur vide le cœur. Si, à ces heures, au tournant d'un couloir on tombe sur un musicien, on est reconcilié. Mais si, seul autre passager du wagon un adolescent silencieux « sniffe » son sac de colle, on est bouleversé.

Le métro est-il dangereux? Les usagers qui y ont connu des mésaventures répondront par l'affirmative. À l'heure où sur les quais on entend ses pas résonner il faut être vigilant. Le soir les femmes se préoccupent des hommes qu'elles croisent. Ces hommes de toutes les grandeurs, de toutes les couleurs, on les laisse passer devant soi pour ne pas les savoir ailleurs.

Les usagers se méfient les uns des autres, c'est évident. Mais dès que l'environnement permet la détente ils retrouvent leur bonne humeur. Les usagers aiment bien jouer.

Toutes sortes de jeux

On s'adonne à toutes sortes de jeux dans le métro. On se surveille, on se fait de l'œil dans le reflet des vitres des wagons. On se « croise » indirectement. Si deux trains viennent à se croiser en station on en profite pour se faire des grimaces ou pour se lancer des regards



Jocelyne Sanschagrin

cilement dans ses couloirs sans presque s'en apercevoir. Isolé au milieu de la foule, plongé dans ses pensées on oublie ce qui nous entoure. On laisse passer la station où l'on devait descendre.

L'Homo sapiens a déjà vécu dans des cavernes. C'est peut-être pourquoi il ne redevient pas « souterrain » impunément. Les promiscuités du métro exacerbent notre peur des autres. Elles rétrécissent notre espace vital. Dans les wagons ou sur les quais on est exposé. On attend. N'importe qui peut nous adresser la parole. On sait que ça ira pour un renseignement. Mais s'il allait s'agir d'autre chose? Si l'autre voulait engager la conversation?

Passer le temps

En attendant, dans le métro chacun à sa manière, on passe



Des humoristes donnent du mal au service de l'entretien

→ appuyés. Séduction et complicité garanties sans lendemain. Pour le plaisir on accroche un visage que la rame emportera avec elle dans une minute.

Le métro se prête bien au jeu de la scène. On fait toujours un peu de théâtre dans le métro. Un public aussi vaste et varié, c'est tentant. Au théâtre du métro les jeunes sont ceux qui réussissent le mieux. Aucune catégorie d'*usagers* n'a encore égalé leurs talents pour l'improvisation. Il faut dire qu'au départ les jeunes disposent d'avantages importants sur leurs aînés: les troupes sont nombreuses, leur énergie nouvelle et les costumes somptueux. Dans le métro les jeunes réussissent toujours à faire frémir leur public.

Le jeu qui consiste à détourner les panneaux de signalisation ou les publicités est également très populaire chez certains *usagers*. Mystérieux humoristes publics ces gens donnent bien du mal au service de l'entretien. Mais leurs oeuvres peuvent changer le cours de certaines journées. Elles accrochent des sourires dans la tête des voyageurs.



Ces détourneurs de signes et d'images ont certains coups de maitres à leur compte. Ce panneau de la station Place Saint-Henri par exemple, devenu ironiquement mais beaucoup plus poétiquement, Lac Saint-Henri. On leur doit également le SNOW de la station Snowdon.

Chaque année les détourneurs dessinent des centaines de moustaches et autant de paires de lunettes aux plus langoureuses pin-up des placards de publicité. Naturellement ils sont aussi responsables des graffiti.

À la CTCUM les graffiti, on les craint comme la peste. On a mis sur pieds un programme qui vise à « détecter, corriger et prévenir » les écritures et dessins illicites.

Au bureau des Relations publiques de la Commission de transport on est fier d'annoncer qu'ils sont enlevés vingt-quatre heures après leur apparition. Quatre préposés à l'entretien sont spécialement affectés à l'effacement des graffiti.

On les appelle *usagers*, Personnes qui utilisent. Leur fréquentation nous entraîne loin des calculs des ingénieurs, des projections des architectes, des prévisions des urbanistes et des stratégies des économistes qui ont construit le métro. Elle permet de saisir la vie en direct.

JOCELYNE SANSCHAGRIN est journaliste-pigiste.

Les tribulations d'un narcoleptique

Un ami revenait un soir sur la ligne numéro 1. Embarqué pour le dernier métro à la station Guy vers 23h30, le trajet prévu devait l'amener jusqu'à Berri-de Montigny. Il devait ensuite emprunter la ligne 2, descendre à la station Sherbrooke et, finalement, rentrer chez lui.

La journée avait été longue. Les jobs sont rares et comme plusieurs, pour bouclier les fins de mois, l'ami se fait engager chaque fois qu'il le peut. Comédien de profession, il avait travaillé comme menuisier jusque tard dans l'après-midi. Il s'était alors rendu à une répétition et avait ensuite assisté à un cours du soir à l'université. L'ami en question est narcoleptique, c'est-à-dire qu'il lui arrive d'être pris d'accès subit de sommeil. La journée avait été longue. Elle allait s'étirer davantage.

L'ami n'a pas souvenir de

s'être endormi. Il se rappelle avoir payé son passage, passé le tourniquet et pris place à bord du train. Il reprend conscience parce qu'on le brasse vigoureusement. Quand il ouvre les yeux il aperçoit, debouts devant lui, deux agents de surveillance. L'un d'eux a pris son porte document et se trouve très occupé à le vider de son contenu.

Complètement abasourdi l'ami demande: « Qu'est-ce que vous faites? » Encore dans les vapeurs du sommeil il dit: « Je vais m'en aller. » Il essaie de se lever. Les deux agents l'en empêchent et le tutoient: « Qu'est-ce que t'as fait? » Découragé, plutôt inquiet, l'ami répond qu'il n'a rien fait, qu'il s'est tout simplement endormi. Questionné par les agents il admet que oui, il a pris un verre après les cours. Il ajoute qu'il ne voit rien de répréhensible là-dedans.

Puis il tente d'expliquer qu'il est narcoleptique.

Ça va mal. Les agents se montrent désagréables et passent des commentaires d'un goût douteux à propos de son nom et de son accent. On avait oublié de mentionner ce détail. L'ami parle un français des plus châtiés, mais il est anglophone. Son nom, d'origine allemande, est difficile à prononcer. Exaspéré l'ami demande finalement: « What do you charge me with? » Puis il repose la question en français.

Les agents n'en supporteront pas davantage. Sans répondre on lui met les menottes et on l'entraîne sur le quai. L'ami aperçoit l'inscription Honoré-Beaugrand (station terminus de la ligne 1). Il comprend alors qu'il a dormi un bon moment. On monte l'escalier. À la sortie de la station un panier à salade

attend. Les agents de surveillance confient leur prisonnier aux policiers de la CUM. Et le bal commence.

Tranquillement la voiture cellulaire fait sa tournée. Une première fois l'ami demande la permission de téléphoner. Les policiers ignorent sa requête. Le camion stoppe devant un poste de police de l'est de la ville et ramasse de nouveaux passagers. Une fois encore, mais toujours sans résultat, l'ami demande à téléphoner. Deux ou trois arrêts plus tard, le panier à salade se déleste de sa cargaison. On est au Quartier de détention du Quartier général de la police de la CUM, dans le Vieux-Montréal.

Au quartier de détention se déroule le scénario habituel: on vide les poches, on retire les lacets, les ceintures et on parque en cellule. L'ami obtient finale-

ment la permission de téléphoner et prévient sa famille. Sans nouvelle de l'accusation qui pèse sur lui, en compagnie d'une dizaine d'autres détenus, il passe la nuit en prison.

Le lendemain matin l'ami attend qu'on dispose de lui. Dans la cellule communautaire le petit-déjeuner est servi à 7h30. À 8h les policiers changent de quart. À 10h on tient la classique session d'empreintes et de photographie. En attendant de les faire passer devant la cour criminelle, vers midi, on transfère les prisonniers dans une nouvelle cellule. L'ami en fait la demande et on lui assigne un avocat. Aux accusations d'« entrave » et de « flanage » il plaide non coupable.

Douze heures après s'être endormi dans le dernier métro de la ligne numéro 1 l'ami peut à nouveau circuler librement. J. S.



La surveillance du métro ronge les nerfs



On s'en doute. Les 335 millions d'Usagers qui prennent le métro chaque année ne sont pas livrés complètement à eux-mêmes. On les surveille un peu.

Les quartiers généraux du service de Surveillance du métro sont installés à la station Berri-De Montigny, à l'étage au dessus des quais. Sans fenêtre, le local minuscule s'ouvre sur un vestibule; vers le fond, un comptoir de réception derrière lequel sont installés téléphones et radios-émetteurs.

Sur un mur, à droite, un grand tableau d'affichage attire l'attention. Épinglées au même tableau: des feuilles de directives aux employés, des listes de sentences, et des affichettes de facture artisanale qui portent l'entête « Disparu(e) ».

Ces affichettes se ressemblent toutes. Elles sont fabriquées à partir de montages photocopiés: en haut, une photo polaroid ou format photomaton; dessous, manuscrits ou tapés à la machine, le nom et une description physique de la personne représentée sur la photo. Certaines de ces descriptions laissent songeur. Ce disparu de 35 ans par exemple, qualifié de

dépressif et vêtu d'un chantaïl Michael Jackson la dernière fois qu'il a été vu...

Ces cas de disparition ont d'abord tous été signalés aux différents corps policiers (CUM, GRC, SQ). Ces derniers les ont ensuite transmis au service de Surveillance du métro. Ceux qui sont perdus, qui ne savent plus ou aller dirigent souvent leurs pas vers les quais.

Le local du service de Surveillance comprend deux autres pièces. Une table en plein milieu, quelques machines distributrices, c'est la salle où l'on mange, où l'on rédige les rapports. La deuxième pièce sert de vestiaire. Quand on a jeté un coup d'oeil aux deux cellules, vastes comme des placards (marquées chambre 1 et 2), on a fait le tour des lieux.

Les agents de surveillance du métro, un effectif de 66 dont 3 femmes, ne sont pas des policiers. Ils tiennent à le préciser. Ils sont fonctionnaires de la CTCUM et le *Plan directeur 1984-86* définit leur tâche comme suit: «...responsable de la surveillance des biens et propriétés, ainsi que de l'application des règlements de la CTCUM, en particulier celui concernant le transport des

voyageurs. Il assure en même temps une présence visible de la Commission dans le métro... Les employés de surveillance ont aussi pour rôle d'aider le public voyageur dans le métro. » p. 41

Les fonctionnaires de la CTCUM n'ont pas le droit de restreindre la liberté d'un passager, sauf si ce dernier refuse d'obéir à un ordre, celui de s'identifier par exemple. Quand un voyageur refuse d'observer pareil ordre, il fait entrave à l'exécution du travail d'un employé de la fonction publique. L'agent du service de Surveillance est alors en droit de procéder à son arrestation.

Les agents du service de Surveillance ne chôment pas. Leur journée de travail est de huit heures. On alloue une demi-heure pour le lunch. Quinze agents sont en service en même temps. Ils ont chacun 6 ou 7 stations à patrouiller. Généralement ils circulent seuls. Ils se regroupent deux par deux pour répondre aux appels du Centre des communications du métro (Centre Providence). Ces appels sont transmis par le système de sonorisation de chacune des stations. Les agents n'ont pas de walkie-talkie. Ils communi-

quent leurs informations à l'aide des téléphones installés sur les quais du métro.

Il n'est pas de tout repos le travail de surveillance du métro. D'abord ces bains de foule quotidiens et continus, ça ronge les nerfs. Pour avoir passé trois heures d'affilée à voyager dans les trains et à visiter les stations (et encore c'était dimanche, donc moins achalandé), je sais qu'à trop fréquenter les profondeurs du métro on peut facilement manquer d'oxygène. On peut aussi être atteint de claus-

trophobie. Huit heures de foule qui bouge et se déplace, de bruit incessant, de lumière artificielle, on imagine facilement que ça puisse ébranler le plus imperturbable des systèmes nerveux.

Et ce fameux règlement 18, celui affiché sur les cartes du réseau urbain de chaque station, il faut le faire respecter. Pendant les heures d'affluence il est hors de question de s'adresser à qui que ce soit sur le ton de la réprimande. Il s'agit plutôt de procéder avec délicatesse. L'agent de surveillance travaille seul, il ne faut pas l'oublier. Bien sûr on lui fournit bâton et menottes. Des instruments qui s'avèrent bien dérisoires devant une foule en colère.

Dans la cohue l'agent de surveillance a tout intérêt à utiliser ses talents de négociateur. Au Quartier général on raconte que l'agent doit avoir la parole facile. S'il ne sait pas y faire les usagers peuvent facilement le prendre à partie. Mais quand, deux par deux, ces agents vont cueillir un contrevenant, et quand les couloirs du métro sont déserts, ces agents font-ils toujours preuve d'autant de tact, de diplomatie? On peut se poser la question. J. S.

De la véritable science fiction

Les trains du métro ne vont pas toujours comme sur des roulettes. Les rames font parfois des arrêts brusques. Et les Usagers, qui jusque-là se tenaient dignes, sont projetés les uns sur les autres dans une absence totale de décorum. Des hommes se retrouvent assis sur des genoux de femmes, des gros écrasent des petits. Les contenus des cartables et des sacs de provisions s'éparpillent. Dans la rame rien ne va plus.

Le premier moment de surprise passe, quand les corps peuvent enfin se démêler et rétablir leur équilibre, chacun à leur façon les propriétaires de ces corps tentent de réparer les pots cassés. Le protocole n'est pas sévère, toutes les réactions sont permises. Certains Usagers se mettent en colère, d'autres s'esclaffent ou commentent. Une minorité présente des excuses. Plusieurs pestent contre le conducteur.

Dans ces moments-là il est tout à fait inutile d'en vouloir

au conducteur. Le conducteur en question s'appelle en fait « opérateur » et il n'a, la plupart du temps, rien à voir avec la vitesse du train ou ses freinages. Le métro de Montréal fonctionne sur pilotage automatique avec contrôle continu de vitesse. Si, pour une raison ou pour une autre, la rame ne respecte pas les consignes de vitesse elle est automatiquement freinée en urgence.

Quand tout se passe bien, les fonctions de l'opérateur consistent à « surveiller la marche du train, et au passage, le comportement des voyageurs sur le quai. Il effectue à chaque station, le service des portes, commande le départ et renseigne le régulateur du Poste de commande et de contrôle centralisés (PCC) de toute chose anormale » (1).

Les arrêts brusques des rames de métro ne se produisent pas fréquemment. Si l'on excepte le fait qu'ils obligent les Usagers à entrer soudainement en contact

les uns avec les autres, ils sont presque toujours sans conséquence. L'opérateur veille. Et si le système de pilotage automatique vient à faire défaut il prend les commandes. Il conduit le train manuellement, et le mène à bon port.

Les Usagers connaissent aux rames de métro un autre type de comportement bizarre. Le cas où la rame ralentit pour finir par s'immobiliser complètement au milieu du couloir est un des plus courants. Le train devient silencieux, les voyageurs aussi.

Cinq longues minutes s'écoulent sans que le haut-parleur du wagon n'amène d'explication. On promène ses regards sur les visages des autres. Ont-ils peur eux aussi? L'idée qu'une tentative de suicide a pu provoquer cet arrêt leur traverse-t-elle l'esprit? On pense à la mort, on considère sa vie. On craint la panique; la sienne autant que celle des autres.

Alors que dans la rame tout le

monde essaie de garder contenance, le plus grand calme règne au PCC, le centre nerveux du métro. Sur son tableau de contrôle optique le régulateur observe un minuscule rectangle rouge lumineux: le train en question.

Le rectangle et son numéro d'identification scintillent. Ils indiquent qu'il y a immobilisation. Sur la ligne numéro 2 (du Collège-Henri-Bourassa) toute la circulation des rames est au ralenti.

Les yeux rives sur le tableau de contrôle optique, le régulateur communique avec l'opérateur du train. Ce dernier lui explique qu'on a fait tomber des extincteurs sur la voie et qu'il ne peut avancer tant qu'on n'aura pas débarrassé. Par téléphone le régulateur s'entretient avec les employés qui travaillent en tunnel. Il leur donne les directives de libérer la voie. Bientôt le train pourra conti-

nuer son chemin; ses passagers cesseront de retenir leur souffle.

Le Poste de commande et de contrôle centralisés loge dans le Centre Providence, un édifice impersonnel du genre bunker, situé au coin des rues Berri et Ontario. En plus du PCC le Centre Providence abrite le centre de Renseignements (qui répond quand on compose AUTOBUS), le centre de Communications du métro, le poste de Commandes et de mesures. Le Centre Providence distribue également l'énergie électrique. C'est le principal poste à haute tension du métro.

Il est vrai que les temps changent. Mais l'histoire le dit bien. Encore aujourd'hui le sort des voyageurs en difficulté se trouve entre les mains de la Providence.

(1) Le Métro de Montréal, Communauté Urbaine de Montréal, p. 146.

Les jeunes causent 50% des problèmes en période scolaire

Les informations, les nouvelles détaillées concernant les usagers, c'est chez les agents de surveillance du métro qu'on peut les trouver. Ces fonctionnaires de la CTCUM patrouillent continuellement les trains, les quais et les entrées des stations de métro. Ils baignent littéralement dans la foule. A la CTCUM, ce sont les spécialistes des usagers.

Les agents de surveillance ont un tas d'histoires à raconter. Ils connaissent les stations « chaudes » du métro, celles qui sont des points de correspondance : Berri-de-Montigny et Lionel-Groulx. La station Honoré-Beaugrand se distingue, elle, comme un point de vente de drogue et de recel. Les agents y pratiquent régulièrement le jeu du chat et de la souris. Pendant qu'ils font des affaires, les « marchands » déploient leur réseau d'informateurs. Des qu'un uniforme apparaît tout le monde déguerpit.

La station Georges-Vanier serait la phobie des échangeurs. La CTCUM a beaucoup de mal à trouver du personnel pour y travailler, même quand elle offre de payer en temps supplémentaire. Fatigués des vols à répétition, les concessionnaires du kiosque à journaux de cette station ont fermé leurs portes

depuis longtemps.

Suicides

Et les suicides ? Il y en aurait moins que durant les premières années d'exploitation du métro. Les chiffres recueillis chez les agents de surveillance corroborent les dires des responsables des Relations publiques de la CTCUM. Les usagers feraient beaucoup de tentatives. On en réussit autour de 18 chaque année. Des femmes surtout, des personnes âgées (cf. profil de la clientèle de la CTCUM) et « des gens qui ont récemment eu une grosse peine » utilisent le métro pour tenter de mettre fin à leurs jours.

Si l'on se fie à une théorie des gens de la surveillance, les usagers du métro seraient hypersensibles aux idées et nouvelles charriées par les médias. Chaque fois que la radio, la télévision ou les journaux rapportent ou parlent de suicides dans le métro, on note une recrudescence de tentatives de suicides. A la suite des événements du métro de Toronto, le Centre des communications du métro de Montréal a vu augmenter légèrement le nombre « d'appels à la bombe ».

A leur façon, les « anges gardiens » n'échapperaient pas non plus à l'influence des mé-



dias. Quand on s'informe d'eux à la Surveillance, on a pas l'air au courant. Il apparaît même compliqué de pouvoir localiser les patrouilleurs à bérêts. De façon cocasse, le surveillant en poste ce jour-là se tourne vers un subalterne et demande, très sérieux : « On en as-tu des anges ? » Sur la réponse négative de l'interrogé, il ajoute : « Ils ne se manifestent plus tellement. On les voit quand il y a des journalistes ou pour une inauguration... à la sortie de certains matches de boxe... »

Si les « anges du métro » se sont envolés, il semble que les graffiti reviennent en force. Ils subiraient, eux aussi, l'effet médias. Selon M. Marier, le direc-

teur des Relations publiques de la CTCUM, les graffiti ont proliféré l'été dernier, en juillet et en août plus précisément. Leur réapparition coïnciderait avec la présentation de *Beat Street* dans les cinémas de Montréal. Le film raconte les rivalités et les affrontements de deux bandes de dessinateurs de graffiti du métro de New York. Monsieur Marier ajoute : « Sur les murs de métro de Montréal on retrouve, copiés, certains des graffiti de *Beat Street* ».

Influence des médias

Les réflexions des agents de la surveillance à propos de l'influence des médias sur les agissements des usagers rappelleront des faits à ceux qui s'intéressent à la vie du métro. Ils se souviendront qu'aux lendemains des arrestations de jeunes étudiants à la station Villa-Maria, au printemps 84, dans la plupart des entrées de stations de métro, les écoliers se sont mis à pousser comme des champignons. On parlait d'eux dans les journaux. Plus nombreux que la veille, comme pour prouver qu'ils existaient, les jeunes prenaient les stations d'assaut.

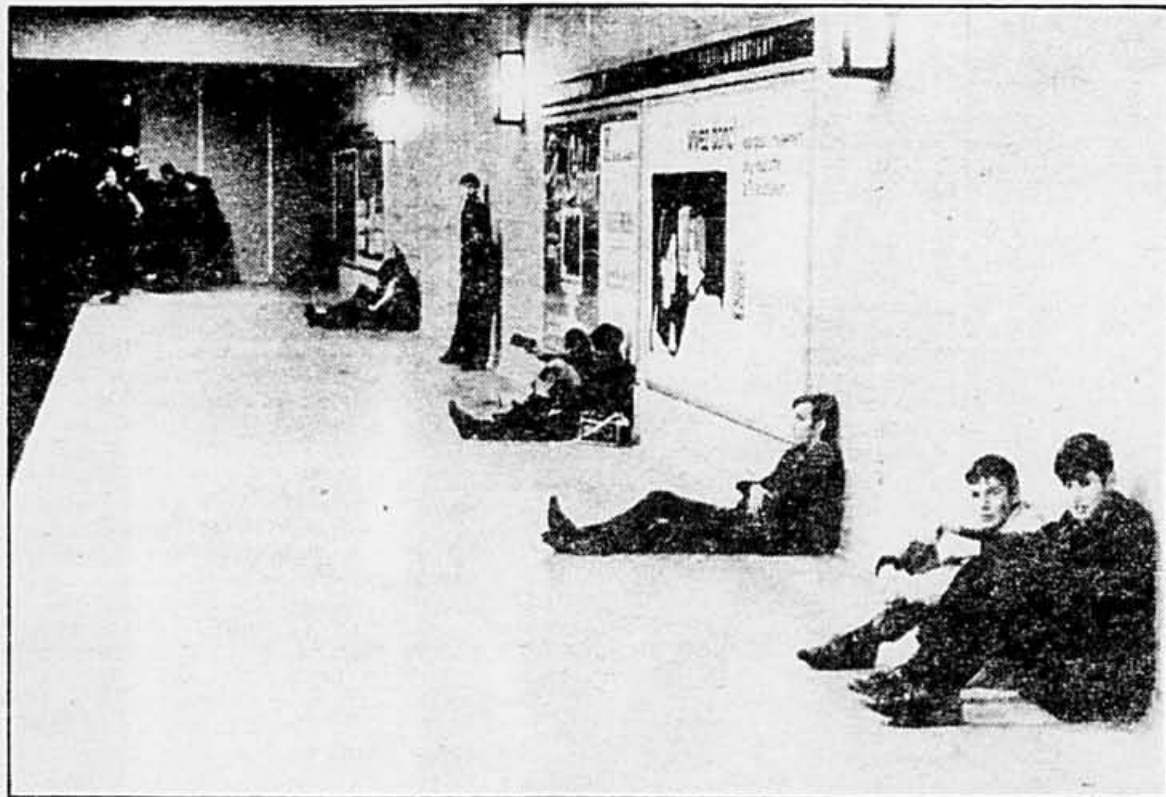
Durant l'année scolaire surtout, les jeunes constitueraient 50 p. cent des problèmes que les agents de surveillance ont à régler dans le métro. Les stations situées à proximité des écoles, naturellement, sont les plus touchées : Saint-Henri, Jarry, Villa-Maria, Snowdon, Jolicoeur et Jean-Talon.

Les écoliers flânent à l'heure du lunch ou à la sortie des cours. Ils montent ou descendent les escaliers mécaniques à contre-courant, glissent sur les rampes courantes ou « piquent » chez les marchands de journaux. Ils endommagent le mobilier, nuisent à la fermeture des portes des wagons et retardent les horaires des trains.

Le dernier jeu inventé par les jeunes consiste à « faire un tour » de rame. On attend que le train démarre, on passe les mains entre les rebords de caoutchouc des portes de wagons. Les bouts de pieds posés sur le mini marche-pied on se laisse emporter par la rame. Cinq, six mètres plus tard on se laisse retomber sur le quai. Que ceux qui ne se sont jamais amusés à s'accrocher aux pare-choes arrière des autobus ou des tramways pour glisser et « faire un tour » jettent la première pierre. Même les agents de surveillance rapportent ces histoires sans animosité.

Quelques chiffres

- A l'automne 86 le métro de Montréal aura 20 ans.
- Les 3 lignes du métro comptent 57 stations réparties sur 50,3 km. Il faut 35 à 45 minutes pour parcourir d'un bout à l'autre la plus longue de ces lignes. Les stations sont distantes de 1 à 3 minutes de trajet les unes des autres. Elles comptent 237 escaliers mécaniques et deux tapis roulants.
- Le métro transporte 335 millions d'usagers chaque année. On estime son achalandage quotidien à 700 000 passagers. La vitesse maximum de ses trains est de 45 m/heure.
- La CTCUM possède 759 voitures de métro : 336 modèles MR-63 (Vickers) et 423 modèles MR-73 (Bombardier).
- Le métro fonctionne 20 hres / jour, de 5 h 30 à 1 h 30. C'est à 8 h qu'il est le plus achalandé, il fonctionne alors à 85 p. cent de sa capacité. Une rame peut contenir 1 500 personnes.
- Le métro a 1 000 travailleurs à son service. Le tiers de ces personnes sont préposées à l'entretien. Il faut 45 000 litres de savon liquide concentré pour nettoyer les couloirs et les quais du métro chaque année.
- Le Centre de renseignements du métro (AUTOBUS) est ouvert 24 heures sur 24. 25 hommes y travaillent. On y reçoit 750 000 appels chaque année.
- Depuis 81 les voitures du métro de Montréal ont parcouru 440 220 630 km.
- Le nombre d'incidents provoquant des retards de trains est en moyenne de 200 / année.
- La division Architecture du métro comprend 6 architectes et un conseiller artistique.
- Le démarrage simultané de deux trains requiert environ 12 000 ampères.
- Les pneus des voitures de métro sont examinés complètement tous les 8 000 km.



photothèque LA PRESSE

LES RAYONS GAMMA

Un apport précieux à la lutte pour conserver les denrées

Les chercheurs, les décideurs et les industriels découvrent progressivement les bienfaits de la technologie aux rayons gamma. Le Canada, principal fournisseur mondial d'appareils d'irradiation, doit répondre à une demande toujours croissante. À la fin des années 1980, l'industrie agro-alimentaire adoptera, par étapes, une innovation majeure: la radiation commerciale des denrées. Mais les consommateurs accepteront-ils la nouvelle nourriture ionisée? Comment s'effectuera l'éducation du public?

Chaque année, près d'un demi-million de personnes dans quatre-vingts pays sont soignées à l'aide d'appareils de cobalthérapie. Les rayons gamma émis par le cobalt 60 détruisent la tumeur. En médecine nucléaire, la caméra gamma peut reproduire l'image d'un organe. Une fois sur deux, la seringue utilisée pour une injection ou une prise de sang a été stérilisée par ces rayons microbicides. Le



Louis-Henri Comte

sang que vous donnez à la Croix-Rouge sera traité aux rayons gamma afin de prémunir le receveur éventuel contre toute réaction immunitaire. Le rythme cardiaque, utilisé par certains individus, émet de faibles rayonnements gamma.

Complices de la révolution verte, ces rayons ionisants permettent une maturation accélérée des plantes et de meilleures récoltes, par l'irradiation des graines avant la mise en terre. Depuis les débuts du programme spatial, les astronautes consomment de la nourriture ionisée aux rayons gamma. Et il y a fort à parier qu'une source émettrice de rayons gamma se trouve directement au-dessus de vos têtes, au bureau ou à la maison, incorporée au détecteur de fumée à ionisation.

Les rayons gamma font partie de nos vies et, bientôt, ils occuperont une place de choix comme technique de conservation des aliments. La radiation commerciale des denrées deviendra un procédé aussi révolutionnaire que le fut l'invention de la mise en conserve par voie de chaleur, il y a près de cent soixante-quinze ans.

Rayons gamma à bon marché

En 1947, le Canada mettait en opération son premier réacteur nucléaire. C'était le NRX, un réacteur à uranium naturel modéré par de l'eau lourde, l'ancêtre du CANDU. Le Canada trouvait au bon moment une solution à l'épuisement des stocks mondiaux de radium utilisé en radiothérapie. En effet, le réacteur NRX produisait des radio-isotopes commercialisables. Parmi eux, le cobalt 60 allait se substituer au radium.

Le cobalt 59, élément non radioactif présent en quantité presque illimitée au Canada, est irradié par un flux de neutrons dans les réacteurs CANDU de l'Hydro Ontario. Il séjournera de deux à trois années dans le réacteur avant de se transformer en cobalt 60 (isotope radioactif). En se désintégrant, ce radio-isotope libérera des rayons gamma. Il perd la moitié de sa puissance après une période de 5,3 années, c'est sa demi-vie.

« Il est possible de produire du cobalt 60 dans d'autres filières nucléaires, mais la filière CANDU est la seule où l'on fabrique du cobalt 60 à très bon marché et cela est dû à sa conception. Par ailleurs, le cobalt 60 est obtenu plus rapidement dans le réacteur CANDU parce que son combustible est l'uranium naturel (non enrichi) », explique M. Yves Doyle, physicien à la Division des irradiateurs industriels de l'Énergie Atomique du Canada, Limitée.

Le césium 137 est un second isotope radioactif employé dans la fabrication de quelques irradiateurs. Plus dispendieux à produire, il est aussi soluble dans l'eau et la vapeur d'eau. Il doit donc être manipulé avec d'innombrables précautions. A présent, seuls les Américains en élaborent une petite quantité.

L'Énergie Atomique du Canada, Limitée, leader mondial

Aujourd'hui, 135 irradiateurs industriels fonctionnent dans 42 pays. De ce nombre, 74 ont été fabriqués par l'EACL. Sur les 90 mégacuries de cobalt 60 en service, 69 mégacuries (77 p. cent) proviennent de l'EACL. En vue de combler les besoins reliés aux nouvelles applications, on prévoit que la demande annuelle pourra atteindre 70 mégacuries en 1990.

Le premier appareil conçu uniquement pour l'irradiation des aliments fut développé par l'EACL en 1981. Destiné à l'Afrique du Sud, il permit de prolonger la période de conservation des fruits à pulpe molle (bananes, mangues et papayes) de leur récolte 1981-1982.

Société d'État créée en 1952, l'EACL est également le plus grand fournisseur d'irradiateurs de recherche aux rayons gamma. Cette société a vendu au-delà de 400 appareils à plus de 50 pays. En médecine nucléaire, elle produit environ la moitié de l'approvisionnement mondial en radio-isotopes utilisés à des fins de dépistage.

Au Canada, il y a actuellement trois irradiateurs commerciaux. Tous trois situés en Ontario, ils servent à la stérilisation gamma de fournitures médicales uniservices et de produits sanitaires.

Les États-Unis représentent 80 p. cent de notre marché de cobalt 60. Ce marché pourrait devenir plus lucratif encore, car les États-Unis visent l'élimination de la trichine du porc d'ici

quelques années et l'irradiation de la viande est un des moyens envisagés. De quoi rêver. Cela nécessiterait 300 millions de curies et 90 irradiateurs commerciaux.

Rayons sécuritaires

Contrairement à l'opinion courante, la radiation est un phénomène universel et naturel puisque le soleil et les étoiles sont en fait d'immenses réacteurs nucléaires. D'ailleurs, par une surexposition répétée à la lumière solaire, on s'expose au cancer de la peau. En outre, les rayonnements cosmiques produisent du carbone 14 radioactif, composant de toutes les créatures vivantes. Le corps humain renferme aussi des quantités mesurables de potassium 40, élément radioactif, produit dans la nature.

Après quarante années d'études portant sur l'irradiation des denrées alimentaires, les scientifiques ont fait la preuve de l'innocuité de ce procédé. Cette technique recèle une myriade d'avantages. Ainsi, l'irradiation

des céréales aura pour effet de détruire les insectes ou les larves qui les infestent. Le radio-traitement des plantes racines (carottes, pomme de terre, ignames, etc.) provoquera l'arrêt de la division cellulaire et, partant, stoppera la germination. Le ralentissement de la maturation post-récolte et l'action microbicide sont d'autres avantages de cette technologie.

Les rayons électro-magnétiques comme les rayons gamma, les rayons X, la lumière du soleil, la chaleur et les ondes hertziennes sont tous composés de la même substance: de photons. L'énergie émise varie avec la longueur d'onde de ces photons. Par exemple, pour se protéger adéquatement du rayonnement gamma, il faudra un « écran » de 28 cm de plomb, de 1,33 m de béton ou de 3,66 mètres d'eau.

Selon M. Montague Cohen, directeur de l'Unité de physique médicale de l'université McGill, on doit entreprendre une campagne d'information auprès des consommateurs qui ont tendance à assimiler irradiation et radioactivité. L'énergie des photons émise par le cobalt 60 est de 1,33 MeV (0,66 MeV dans le cas du césium 137). L'énergie de ces radiations ionisantes est donc bien en-deçà du seuil critique de 5 MeV, à partir duquel il y aura risque d'induire une radioactivité dans les atomes recevant ces photons gamma », explique M. Cohen.

Irradiateur Gamma à Laval

Au mois d'avril dernier, l'Institut Armand-Frappier — constituante à vocation spécialisée de l'université du Québec — concluait une entente avec l'Énergie atomique du Canada limitée, en vue de construire un centre d'irradiation gamma sur le campus de la prestigieuse institution lavalloise.

M. Aurèle Beaulnes, directeur de l'IAF, confirmait récemment à LA PRESSE l'existence d'un accord permettant la construction d'un irradiateur de type semi-industriel (muni d'un convoyeur). Cet irradiateur servirait essentiellement à des fins de recherche et pour le contrôle de la qualité des aliments irradiés. Sans but lucratif, le centre d'irradiation de Laval veillera également à la formation du personnel technique et scientifique.

L'entente prévoit que l'EACL erigera le centre et fournira l'irradiateur et le cobalt. En contrepartie, le personnel de l'IAF assurera son fonctionnement. Côté financement, les gouvernements fédéral et provincial doivent defrayer, à parts égales, les coûts (\$6,5 millions).

« Nous attendons la réponse



La Côte d'Ivoire produit deux millions et demi de tonnes d'ignames par année, et en perd 50 p. cent.

LES RAYONS GAMMA

L'industrie manifeste un intérêt de plus en plus vif

→ du gouvernement du Québec qui a le dossier entre les mains», explique le Dr Beaulnes. «Cela devient urgent que le Québec bouge» dans le domaine de l'irradiation. Parce qu'aux États-Unis, à la suite des bannissements des gaz bromures (desinfectants cancérigènes), cette technologie va se répandre rapidement. D'après le directeur de l'IAF, les États-Unis vont même imposer le procédé de l'irradiation à certains pays avant l'importation de leurs denrées.

Le Dr Beaulnes est convaincu que Québec va répondre favorablement d'ici quelques semaines. D'autant plus que le ministre de l'Agriculture, des Pêches et de l'Alimentation du Québec, M. Jean Garon, vient juste d'effectuer une visite à l'IAF où il n'a pas caché son penchant pour la technologie de l'irradiation gamma comme procédé de conservation des aliments.

Par ailleurs, l'IAF s'est associé avec la firme Lavalin au sein de «Biopréserve», une entreprise vouée au commerce international. Une fois résolus les problèmes de recherche-développement inhérents à la technique de l'irradiation gamma, Biopréserve s'attaquera au marché international et livrera des centres d'irradiation «clé-en-main». Selon le Dr Beaulnes, trois pays maintiennent déjà d'étroites relations avec Biopréserve: l'Égypte, la Côte d'Ivoire et le Sénégal. Pour l'Égypte, les études de faisabilité portent sur les crevettes du lac Nasser (en amont du grand barrage d'Assouan), tandis que l'igname est la cible des expérimentateurs en Afrique occidentale.

M. Marcel Gagnon, directeur du Centre de recherches en sciences appliquées à l'alimentation (CRESALA) de l'Institut Armand-Frappier, travaille fébrilement à mettre en place une ébauche de réseaux d'irradiateurs gamma en Afrique. Lorsque la législation et la technologie permettront l'exportation de ce matériel sophistiqué vers des pays ayant le personnel formé à l'ionisation des denrées, M. Gagnon aura réalisé un rêve pour lequel il ne manque pas de ressources. «La Côte d'Ivoire produit deux millions et demi de tonnes d'ignames par années et en perd 50 p. cent», observe-t-il, dépit.

D'après les données de l'Académie nationale des sciences des États-Unis, les pertes mondiales d'aliments en 1985 seront de l'ordre de \$11,5 milliards. En Afrique, les céréales détruites par les insectes et les micro-organismes à chaque an-

née, suffiraient à nourrir 75 millions d'Africains. En Inde, des irradiateurs pour le grain aident déjà à réduire ce type de pertes.

Les chercheurs de l'Institut Armand-Frappier se penchent déjà sur différents aspects de la recherche et du développement de la technologie des rayons gamma. «Une entreprise lavoise spécialisée dans la fabrication de fournitures médicales nous a déjà approchés en vue d'utiliser notre futur irradiateur pour stériliser ses produits», avoue Madame Mireille Gougeon, chef du contrôle de la qualité physico-chimique. Par exemple, une compagnie québécoise qui fabrique un filtre pour les reins artificiels doit envoyer sa production en Ontario pour l'irradiation gamma. Cette



Ce sigle garantit la qualité de l'aliment irradié. Il atteste que l'utilisateur s'est conformé aux règles du code international relatif à l'opération des irradiateurs d'aliments.

marchandise revient ici et nous effectuons les tests de contrôle, ajoute-t-elle.

Les effets des rayons gamma sur les polymères, utilisés dans l'industrie des plastiques, nécessitent une étroite surveillance. Comme pour les aliments, si la dose de rayonnement absorbée est trop importante, les qualités intrinsèques du matériau seront modifiées.

Dans une autre aile de l'IAF, deux chercheurs, Valério Micusan et Raymond Charbonneau, ionisent déjà des crevettes de Matane dans un irradiateur de recherche. «Le Canada a fait très peu de recherches en irradiation des aliments. Même si d'autres pays sont très en avance, comme les Pays-Bas par exemple, nous devons effectuer nos propres travaux de recherche parce que la flore microbienne diffère dans de nombreux cas», de dire M. Micusan. De son côté, M. Charbonneau explique qu'il s'agit d'identifier et d'isoler les souches des bacté-

ries qui constituent la flore de la crevette. Dans un deuxième temps il faut établir les courbes de résistances de chaque espèce aux rayons gamma. «Ainsi nous pourrions établir la dose minimale requise.»

Le Centre de Recherches Alimentaires de Saint-Hyacinthe

L'industrie alimentaire canadienne (transformation, distribution et mise en marché des aliments et boissons) représente un chiffre d'affaires de 30 milliards de dollars et emploie 240 000 travailleurs. Malgré ses incidences socio-économiques, cette industrie innove peu et n'accorde pas suffisamment d'importance à la recherche (fondamentale ou appliquée).

Pour mettre un terme à ce laxisme coûteux, le ministère fédéral d'Agriculture Canada a permis d'ériger, à Saint-Hyacinthe, un centre de recherches alimentaires. À côté d'usines-pilotes pour les secteurs traditionnels de l'alimentation on trouvera, dans le Centre de recherches alimentaires, des usines spéciales pour les biotechnologies, l'huilerie, les extractions, le génie mécanique et l'irradiation des denrées aux rayons gamma.

Le Dr. Chand Passey, chef du génie alimentaire du centre, dont l'ouverture est prévue à l'automne 1986, ne cache pas sa fierté à l'égard de cette usine-pilote de traitement des aliments aux rayons ionisants. C'est en effet une première au pays. «Nous prévoyons cinq créniaux majeurs pour le développement de ce procédé, souligne-t-il. Ce sont le contrôle des salmonelles (volailles et oeufs), l'augmentation de la durée de conservation (poissons, fruits et légumes), la désinfection (épices, farine, céréales), la combinaison de l'irradiation avec d'autres procédés de transformation (comme le blanchiment, refroidissement, extraction, etc.) et finalement la stérilisation gamma.

L'irradiateur du futur centre sera muni de quatre plateformes rotatives pouvant recevoir 1815 kilogrammes de denrées chacune. Au total, 7260 kilogrammes pourront être traités simultanément. L'irradiateur Gammabeam 65IPT à dose variable de l'EACL sera pourvu d'une source de cobalt 60 de 150 000 curies.

«Ce qui différencie notre irradiateur d'un irradiateur commercial, explique M. Passey, c'est que le nôtre est muni d'un système spécial permettant la réfrigération et la ventilation

de la chambre à irradiation. Nous comptons, toutefois, tisser des liens avec l'industrie pour qu'elle puisse effectuer les tests requis dans notre centre, avant la commercialisation effective de leurs produits.» Les laboratoires regroupés dans le Centre de recherches alimentaires réaliseront toutes les analyses. Le Centre permettra, en outre, aux entreprises de profiter d'installations coûteuses afin d'effectuer la gamme d'expériences nécessaires avant la mise en marché de leurs «produits ionisés».

Dans les grands aéroports internationaux, il s'accumule jusqu'à 50 tonnes de déchets ali-

mentaires par jour. Ces déchets sont en général incinérés. Le Canada, pays exportateur de viande, ne peut se payer le luxe d'une épidémie de fièvre aphteuse ou de peste porcine. Le ministère fédéral d'Agriculture Canada détruit donc ces déchets.

Après la stérilisation aux rayons gamma, ces déchets alimentaires ne pourraient-ils pas servir dans l'alimentation des animaux? Le Dr Pierre Viviers, responsable de l'Inspection vétérinaire à l'aéroport international de Mirabel, pense qu'il y a là un débouché pour les pays

PETIT LEXIQUE DE L'IRRADIATION GAMMA

- Curie: unité de mesure de l'activité d'une substance radioactive (source radioactive)
mégacurie: 1 million de curies
- gray (gy): l'unité ou le degré d'absorption de l'énergie ionisante par un aliment
1 gray (gy): 100 rads
1000 gy: 1 kilogray (1 kgy)
Le Gray va supplanter le rad en tant qu'unité de mesure.
- MeV: million d'électrons-volts
unité de mesure d'énergie (des rayons électro-magnétiques).
- Rad: autre appellation de l'unité d'énergie absorbée
De «radiation energy absorbed».
1000 rads: 1 kilorad: 10 ray
1 000 000 rads: 1 mrad: 10 kgy
- Radiation gamma: radiation électro-magnétique (énergie ionisante) de longueur d'onde très courte, comme les rayons X. Les rayons gamma sont émis par les isotopes du cobalt et du césium lorsqu'ils se désintègrent spontanément.
- Salmonelles: bactéries qui provoquent la fièvre typhoïde et des toxi-infections alimentaires.
- Salmonelloses: maladies transmises par les salmonelles et dont le porteur principal est la volaille.
- Trichine: ver filiforme parasite de certains animaux, dont le porc.

COMMERCIALISATION DES PRINCIPAUX PRODUITS ALIMENTAIRES IRRADIÉS

PRODUIT	QUANTITÉ COMMERCIALISÉE (en tonnes)	PÉRIODE	PAYS
Pommes de terre	200 000	1964-1982	Canada, Chili, Allemagne de l'Ouest, Hongrie, Italie, Japon, Pays-Bas, Afrique du Sud, Uruguay
Farine de blé	114	1967-1969	États-Unis
Onions	3 000	1968-1982	France, Hongrie, Israël, Italie, Pays-Bas, Thaïlande
Champignons	45	1970	Pays-Bas
Épices	500	1971-1982	Hongrie, Pays-Bas
Colorants organiques	1 700	1976-1982	Pays-Bas
Mangues	28	1977-1982	Pays-Bas, Afrique du Sud
Filets de poisson	25	1977-1978	Pays-Bas
Fruits de mer et cuisses de grenouilles congelés	2 500	1978-1982	Australie, Pays-Bas
Papayes, fraises	50	1978-1982	Afrique du Sud

(D'après M. Beddoes, EACI 1982)

Mais pourra-t-on calmer les craintes du consommateur?



en développement. « En ce qui concerne un pays comme le Canada, je ne pense pas que cette nourriture irradiée puisse trouver preneur. La composition du régime alimentaire des porcs est très rigoureuse: l'exploitant agricole met 5½ mois pour les engraisser. Avec de la nourriture en vrac, il faudrait 7 mois et plus: ce ne serait pas rentable », constate-t-il.

Toutefois, le Dr Viviers croit que l'irradiation des pommes qui nous viennent de France ou des poires d'Italie serait un excellent substitut à la fumigation, tandis que les déchets alimentaires irradiés feraient peut-être un bon engrais.

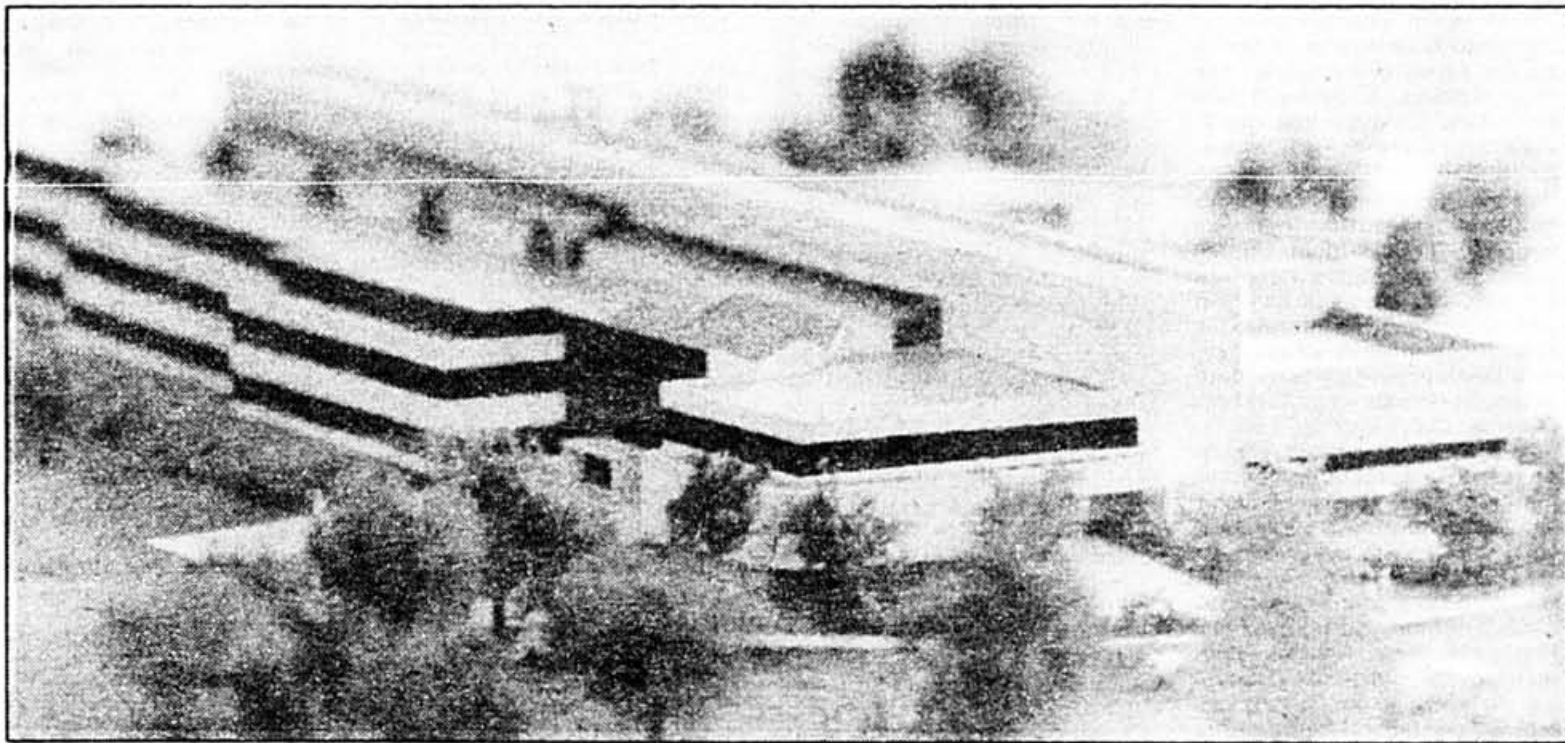
De Lisbonne à La Havane

Les bouchons de liège utilisés par la Société des alcools du Québec proviennent du Portugal. « Pour prévenir toute contamination du vin par les moisissures ou les levures, les bouchons doivent être traités avec des solutions détergentes, puis neutralisés, rincés et séchés », explique M. Jocelyn Tremblay, vice-président à la production de la SAQ.

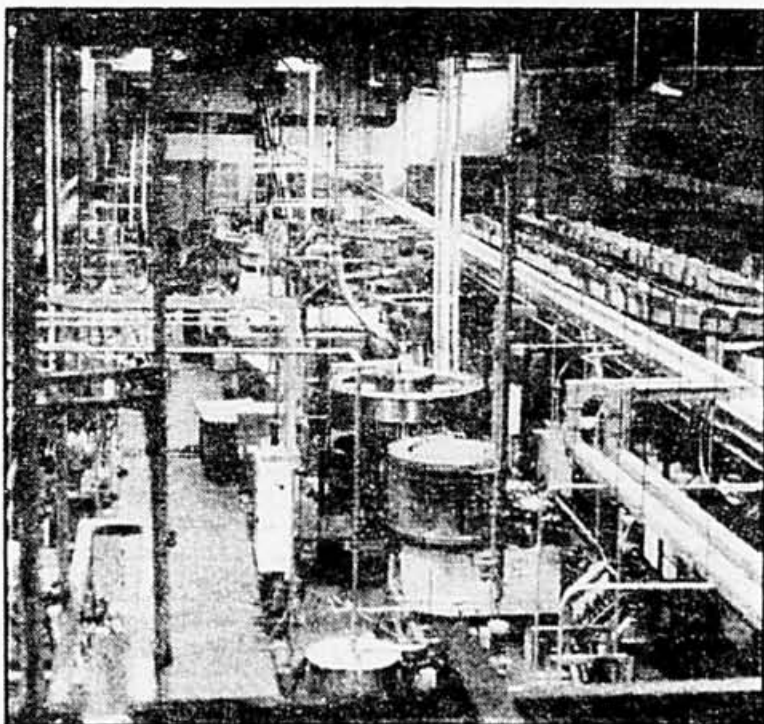
« Toutes ces opérations sont effectuées au Portugal, mais c'est nous qui réglons la note », souligne-t-il. « De plus, à cause de la porosité du liège il peut y avoir des résidus chimiques qui altéreront éventuellement le vin ». C'est pourquoi la SAQ a déjà demandé à Biopreserv d'irradier ses bouchons et même des échantillons de ses vins pour l'évaluation de cette méthode de stérilisation. Actuellement, la SAQ élimine les micro-organismes par filtration, ce qui revient à un cent le litre.

Avant que notre bois d'œuvre puisse être exporté vers l'Australie, la Nouvelle-Zélande ou Cuba, il doit être fumigé au Poste de fumigation du port de Montréal. M. Rupert Smiley, son directeur, explique qu'il utilise le plus souvent une chambre à gaz métallique ressemblant à un gros conteneur. Pour le bois, on utilise le bromure méthylique, gaz qui détruit les insectes et les larves. Cependant, pour stériliser les plantes médicinales et les épices c'est plus compliqué. Il faut 60 kg d'oxyde d'éthylène en maintenant la température à 140°F, l'humidité à 80 p. cent et ce, pendant 16 heures.

La stérilisation gamma de ces denrées offrirait une solution de rechange à ce long procédé. De plus, les gaz sont évacués directement dans l'atmosphère. Les États-Unis interdisent maintenant l'emploi de gaz à base de bromure. Le Canada



Le Centre de recherches alimentaires de Saint-Hyacinthe.



La salle d'embouteillage à la SAQ. Assisterons-nous bientôt à l'irradiation des bouchons de liège?

n'effectue donc plus la fumigation des fruits et légumes tropicaux pour la réexportation vers le marché américain.

Vaincre les résistances au changement

En Amérique du Nord, on relève entre 10 et 15 millions de cas de salmonelloses. Au Canada, 300 000 personnes sont atteintes annuellement, dont plusieurs mortellement. « Je crois que l'industrie adoptera d'abord le procédé d'irradiation

gamma pour la volaille. Puis suivra l'irradiation du poisson pour prolonger la durée de conservation », prédit M. Arnold Herer, défenseur du MBA de l'université McGill dont la thèse porte sur la commercialisation du radiotraitement gamma. « Puis viendront les applications dans le domaine des fruits et légumes. C'est la perspective d'une plus-value qui fera bouger l'industrie », précise-t-il.

« L'Association des consommateurs du Canada appuie l'uti-

lisation de l'énergie ionisante. L'ACC a proposé au gouvernement canadien, en 1982, l'usage d'un logo d'identification pour les produits traités à l'énergie ionisante », souligne madame Lucille Brisebois, présidente de la section québécoise de l'ACC. Un tel logo est utilisé en Australie, en Belgique, au Pays-Bas, en Israël et en Afrique du Sud. Presentement, le Canada ne requiert aucun étiquetage particulier.

Contre toute attente, la réglementation canadienne concernant le radiotraitement des aliments date de l'époque où le procédé d'irradiation était considéré comme un additif alimentaire! Bref, la législation canadienne tarde, depuis quatre ans, à mettre au jour ses règlements. En 1981, les agences internationales appropriées et l'Organisation mondiale de la santé (OMS) ont statué que la consommation de produits irradiés à des doses inférieures à 10 KGy ne présentait aucun danger pour la santé.

Aujourd'hui 25 pays irradient plus de quarante produits alimentaires, mais le Canada autorise l'irradiation de seulement trois denrées et à des doses bien en-deçà de 10 KGy: pommes de terre et oignons (maximum 0,15 KGy); blé, farine et farine de blé entier (maximum 0,75 KGy). Selon ces règlements, un producteur de croustilles ne serait pas autorisé à substituer les rayons gamma aux préservatifs chimiques comme agent de conservation, car les doses nécessaires excéderaient 0,15 KGy.

Unanimes, les chercheurs canadiens constatent que le moment est venu d'appliquer cette technologie. Sinon les Américains mettront au point une filière concurrentielle d'irradiateurs gamma au césium 137. Leurs recherches dans le domaine de l'irradiation sont très en avance sur les nôtres. L'armée américaine nourrit depuis 40 ans, ses soldats sur les champs de bataille avec des aliments irradiés.

Comment accélérer le développement et que faire pour vaincre les résistances? Selon Marcel Gagnon, ce sont les scientifiques canadiens qui ont un rôle de « missionnaires ». Ce sont eux qui sont les mieux placés pour sensibiliser les industriels et les politiciens. En ce qui concerne l'étiquetage, l'utilisation du sigle international contribuerait à la promotion du procédé auprès des consommateurs. De son côté, M. Tremblay promet une campagne publicitaire si la SAQ adopte les rayons gamma.

L'éducation du public, méfiant à l'égard de tout ce qui touche le nucléaire, ne se fera pas sans heurts. « Sous un régime dictatorial on peut imposer au peuple une mesure innovatrice, mais dans une démocratie il faut toujours tenir compte de l'opinion publique, conclut M. Cohen. □

LOUIS-HENRI COMTE étudie en information et journalisme à l'Université de Montréal.

La guerre d'usure Irak-Iran entre dans sa sixième année

Les explosions de bombes irakiennes et le tumulte de la DCA iranienne se sont tus. La « guerre des villes » fait relâche depuis deux mois maintenant.

Mais dès le coucher du soleil les trottoirs se vident et les lumières s'éteignent dans les rues de la capitale. Viendront; viendront pas? Ce que l'Irak appelle la « guerre imposée » entre maintenant dans sa sixième année.

Le 22 septembre, 1980: l'armée irakienne franchit la frontière iranienne. Le président iranien, Saddam Hussein, lors d'une conférence de presse tenue à Gulan-Gharbe, en territoire iranien, au deuxième jour des hostilités, cessa soudainement de parler, disant qu'il finirait sa conférence à Teheran. On connaît la suite.

Depuis cinq ans la guerre d'usure avec l'Irak domine la vie iranienne. Elle serait à l'origine d'un mécontentement grandissant chez les classes moyennes urbaines et occidentalisées. Au bazar, l'un des bastions autrefois inconditionnels du pouvoir religieux, l'on s'interroge sur l'efficacité de la politique économique du pays.

Mais chez les *Moustaz'afine* — les paysans, les déshérités — qui ont porté l'Ayatollah Khomeini au pouvoir en février 1979, le soutien demeure intact et massif. Le régime malgré ses défaillances, jouit d'une côte d'amour encore très élevée auprès de la majorité de la population iranienne.

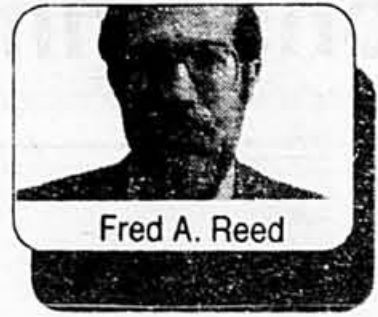
Les grandes puissances du mal

Des manifestations spontanées surgissent lorsqu'un passant prononce une dénonciation en règle du président irakien Saddam Hussein et de ses méfaits. Ou lorsqu'une mère en tchador s'en prend aux « grandes puissances



photo Ronald Hallis

Les invités de l'ayatollah — prisonniers de guerre derrière les barbelés. Plus de 50 000 Irakiens sont détenus en Iran.



Fred A. Reed

vue accordée par M. Hossein Sheikholeslam, ministre adjoint aux affaires étrangères de la République islamique.

Déchéance d'un Hitler

« Depuis le début de la guerre jusqu'à présent, nos conditions pour en mettre fin n'ont pas changé. Après tout, c'est Saddam qui a déclenché cette guerre, or, sa déchéance devrait être celle d'un Hitler », a-t-il dit. « Cela se produira par le truchement d'un règlement, qu'il soit politique ou militaire. Nous préférons, bien sûr, un règlement politique, mais nous sommes assez forts militairement pour pouvoir lui administrer nous-mêmes un châtiement approprié. »

Nul, cependant, ne recherche à dissimuler le prix élevé que la République islamique a dû payer — et continue à payer, d'ailleurs. Selon un journal koweïtien, le conflit aurait fait plus de 300 000 morts de part et d'autre. En occident, on porte ce chiffre au-delà du million. C'est un prix qui se fait sentir dans chaque foyer.

Comme celui de M. Abdolvahad Hosseini, menuisier de métier et militant islamique de la première heure. Trois de ses cinq enfants sont des « martyrs » — une fille torturée à mort par la SAVAK, la police secrète du Chah, et deux fils morts au front.

« Je suis heureux que mes enfants aient été martyrisés au nom de l'Islam. Tout père, toute mère connaît les sentiments des parents envers leurs enfants », raconte-t-il. « Mais nous avons sciemment envoyé nos enfants au martyre, sachant qu'ils seraient d'un apport à la révolution, à cause de leur intelligence et de leurs qualités spirituelles. Et ils savaient, eux, qu'ils pourraient devenir très utiles à la révolution dans l'avenir. Ils savaient aussi qu'il fallait défendre l'Islam, qui se trouvait en danger à ce moment. »

S'ils n'ont pas sapé le moral de tous les citoyens, ni entamé l'esprit de sacrifice, les bombardements irakiens auraient permis aux dissidents de rompre leur silence. Assez représentatif, un professeur d'anglais rencontré par hasard devait déclarer que « tout le monde a peur des bombes irakiennes. Des que l'alerte est donnée, tout le monde saute dans sa voiture pour s'enfuir. Ce sont des fous qui mentent ici. Ils poursuivent la guerre sans pouvoir même contrôler l'espace aérien au-delà de Teheran. »

La chute du pouvoir islamique

Le mécontentement et l'épuisement chez une partie des classes moyennes pourraient-ils cependant entraîner à brève ou même à longue échéance la chute du

pouvoir islamique? Pour le régime, la réponse définitive a été donnée le 14 juin quand, selon les chiffres avancés par le gouvernement, 25 millions d'Iraniens, dont cinq millions à Teheran seul, ont participé à des manifestations marquant la journée de Oods (Jerusalem).

L'opposition armée, les Moudjaheddine du peuple (MKO), est moins en évidence à Teheran que dans les grandes villes de l'Occident. Plus en mesure d'organiser des attentats comme celui qui a tué 72 membres du Parti républicain islamique en juin 1980, le MKO a ajusté son tir. Cinq ans plus tard, la télévision iranienne a diffusé les aveux filés de six jeunes militants fusillés deux semaines auparavant pour le meurtre de 11 citoyens dans des actions terroristes remontant à 1984.

Mais à Teheran, on redoute moins l'action terroriste du MKO qu'une flambée de problèmes économiques. Des sa fondation, la République islamique a fait valoir son soutien à la libre entreprise, revue et corrigée par souci des principes islamiques. Mais voilà qu'aujourd'hui, sous la pression croissante de la guerre, l'on met en question le fonctionnement de l'économie nationale. A l'encontre des règlements vestimentaires stricts, largement soutenus par la population, les problèmes d'approvisionnement et de prix sont ressentis comme des faiblesses majeures du régime.

« Pourquoi et comment se fait-il que ce marché libre qui s'appelle 'Bazar-i-Azad' puisse exister dans notre société? » C'est la question que l'influent quotidien *Kayhan* (progouvernemental) a posée à ses lecteurs à la mi-juillet en page éditoriale.

Un conflit qui n'inquiète plus...

Guerre éclair, s'imaginait en septembre 1980 l'ambitieux président de l'Irak, Saddam Hussein, en agressant l'Iran de l'ayatollah Khomeini. Six ans après, le conflit pourrait et n'inquiète plus, ou si peu, la communauté internationale.

C'est que les intérêts vitaux des deux superpuissances ne sont pas directement menacés. Donc, il n'y a pas de danger de conflits mondiaux.

Pourant, au début, le monde s'affolait devant la perspective de l'embrasement de la route du pétrole. En Occident, plus d'un pays souhaitait l'écrasement de la « révolution islamique » qui avait balayé la dictature proaméricaine du shah Reza Pahlavi.

S'en souvient-on encore? Le Chatt-el-Arab, source centenaire de tensions entre Bagdad et Teheran, servit de prétexte à Hussein pour attaquer l'Iran devenu théocratie. Ce fleuve formé par la réunion du Tigre et de l'Euphrate se jette dans le golfe Persique. En 1975, aux termes des accords d'Alger, l'Irak avait accepté de repousser sa frontière au milieu du Chatt. En échange, l'Iran s'était engagé à ne plus soutenir les Kurdes dissidents du nord de l'Irak.

Hussein rêvait d'exercer une influence hégémonique dans cette région. Mais il s'est rendu compte que la victoire de la « révolution islamique » remportée par les chiites en Iran renforcerait les aspirations de leurs coreligionnaires qui forment 60 p. cent de la population de l'Irak, mais sont dominés par la minorité sunnite.

Le 22 septembre 1980, le numéro un irakien, déchirant les accords d'Alger, envahissait l'Iran. Il avait calculé que les forces armées de l'ayatollah, décimées après la chute du shah, seraient vite anéanties. Mobilisées avec les moyens du bord, les masses iraniennes se dressèrent contre les agresseurs.

Après avoir assiégé Abadan, grand centre de raffinage, les forces irakiennes piétinèrent. Au printemps 1982, les troupes iraniennes contre-attaquèrent, pénétrant sur le sol irakien et menaçant le port stratégique de Bassorah. Repoussées, elles lancèrent en février 1983 une autre offensive. Elles reprirent tout le territoire iranien occupé par l'ennemi, mais ne purent approfondir leur poussée, faute d'armes modernes, d'avions notamment.

« Nous savons », souligne l'éditorialiste, « que le peuple accorde une priorité à la cause islamique, et qu'il est prêt à consentir encore plus de sacrifices, jusqu'à tolérer des prix déjà très élevés qui montent sans cesse, la pénurie de certaines denrées essentielles, et des loyers trop onéreux; mais ce serait d'un apport considérable si les autorités faisaient l'effort d'élucider l'état véritable de la situation économique. »

Soumis au rationnement, le riz, la viande, les huiles comestibles et autres denrées de base peuvent être achetées avec des coupons émis à partir des mosquées à des prix officiels. Si ces prix-là sont assez bas pour permettre aux ménages ouvriers de vivre convenablement, il en va tout autrement pour les prix « libres », qui sont parfois de trois ou quatre fois plus élevés.

C'est au grand bazar de Teheran que les problèmes économiques nés de la guerre risquent, à moyenne échéance, de déborder. Ville dans une ville, un labyrinthe de passages étroits où la production artisanale, la vente en gros et au détail coexistent fébrilement, mais harmonieusement, le bazar accapare, avec ses plus de 10 000 commerces, près de la moitié de l'activité économique du pays.

Plus qu'un vaste marché, le bazar est une institution particulière, reliée au clergé islamique par le biais de liens historiques, familiaux et économiques. Comme l'explique M. Ali Arabmazar, conseiller économique auprès du ministère des Finances, le bazar était l'un des principaux soutiens financiers du mouvement qui renversera le régime impérial.

Le Chah, dont la famille possédait un quasi-monopole sur les

Attaques mutuelles (dites « guerre des villes ») contre les concentrations urbaines et les infrastructures pétrolières, coulage dans le golfe Persique de quelque 150 pétroliers, emploi (par l'Irak) de gaz chimiques: rien n'a pu entrainer, jusqu'ici, l'écroulement de l'un ou l'autre des belligérants. Mais tous deux ont subi de lourdes pertes non seulement en vies humaines (500 000, selon des estimations occidentales non vérifiables), mais aussi sur le plan matériel (5200 milliards US de dégâts, toujours selon des experts occidentaux).

Petit pays de 15 millions d'habitants (trois fois moins que l'Iran), l'Irak n'a pu résister qu'avec le soutien du bloc arabe conservateur, Arabie saoudite en tête. Tandis que Hussein renouait avec Washington, dix-sept ans après la rupture des relations diplomatiques entre les deux pays, Moscou ralentissait ses livraisons d'armes à Bagdad et encourageait ses alliés, dont la Corée du Nord et l'Allemagne de l'Est, à livrer du matériel militaire à Teheran. Fait qui illustre les intérêts contradictoires liés à ce conflit, même Israël — que l'Iran déteste comme la peste — est venu en aide au régime de Khomeini, bien que l'Irak ait renié la cause de l'extrémisme arabe.

Jusqu'ici, les incidences du conflit sur le marché mondial du pétrole n'ont pas été catastrophiques, la demande de l'or noir ayant subi une baisse depuis cinq ans.

Les tentatives de médiation et les missions de bons offices (ONU, pays non alignés, conférence islamique) ont échoué jusqu'à ce jour. Mais divers signes indiquent que l'usure des deux belligérants les amène petit à petit vers un règlement négocié. Bagdad, qui a déjà fait plusieurs offres, s'est heurté aux dures exigences iraniennes. Cependant, les difficultés suscitées par la guerre ont mis fin, en Iran, à l'unanimité de la poursuite.

PIERRE SAINT-GERMAIN

PIERRE SAINT-GERMAIN est journaliste aux informations internationales à LA PRESSE.

postes-clé de l'économie — banques, grandes industries et entreprises d'importation — avait porté des coups très durs à la primauté du bazar, selon M. Arabmazar. « C'était là l'une des causes principales qui ont amené les bazars à soutenir le mouvement islamique. »

Spéculation

Aujourd'hui, d'après M. Abbas Shirkhodai, commerçant de textiles, « nous ne pouvons pas faire des profits convenables, parce que le gouvernement ne peut pas nous fournir de marchandises en quantités suffisantes. Et en même temps, des spéculateurs s'approprient illégalement des marchandises. Ils font fortune, et nous en écopons royalement. La seule solution serait la distribution égale des marchandises à tous, et le contrôle strict des prix. »

Un grand propriétaire d'entrepôt du quartier, qui a tenu à garder l'anonymat, s'est plaint aurement du déclin des affaires subi par son entreprise. « Sous le chah, nous remplissions quatre carnets de commande par jour », a-t-il insisté, agitant un carnet. « Tandis qu'à présent, nous sommes chanceux de pouvoir en remplir un. »

Si le gouvernement dit favoriser l'épanouissement de l'initiative individuelle, tous les capitalistes n'en sont pas nécessairement contents. Selon M. Habib, propriétaire d'une usine qui fabrique des produits en acier inoxydable, employant une trentaine de travailleurs, des problèmes d'approvisionnement en acier de qualité et des abus de la bureaucratie imposent de sérieuses contraintes à la productivité.

A l'usine Shasheh va Gaz, en banlieue ouest de Teheran, près de l'aéroport de Mehrabad, la productivité n'est pas un problème majeur. La plus importante verrerie du Moyen-Orient met en valeur l'une des innovations majeures du régime islamique. Ce sont, en effet, les 1600 travailleurs et travailleuses qui en sont les propriétaires. En 1984, ils ont produit 71 000 tonnes, battant tous les records.

Pourvue d'une cantine climatisée (la température ambiante sur le plancher de l'usine oscille autour de 50 degrés C.) et d'une clinique médicale moderne, l'entreprise se démarque de ce qu'elle était à l'époque impériale. « Sous le chah », explique le directeur de l'usine, M. Salamat, « les travailleurs n'avaient à manger que de la bouillie. La différence la plus fondamentale, c'est qu'ils ont le sentiment que l'usine leur appartient. »

Anciennement propriétaire d'un entrepreneur riche dans les milieux du chah, l'usine appartient aujourd'hui à Bonyat Moustaz'afine, la Fondation des déshérités.



photo Ronald Hallis

Hossein Sheikholeslam, ministre adjoint des Affaires étrangères de la République islamique.

Aux bureaux centraux de la Fondation à Teheran, M. Zabeidi Habibollah, directeur administratif, brosse un tableau sommaire des cinq ans de l'organisme. « Mis sur pied à la suite de la directive de l'Imam Khomeini, le Bonyat Moustaz'afine agit en gerant et administrateur au nom des déshérités, c'est-à-dire, de l'immense majorité des Iraniens. Quand le chah, sa famille et ses proches ont pris la fuite, ils ont laissé derrière eux des usines, des ateliers, des instituts, des hôpitaux, à savoir qu'il fallait accorder priorité à la lutte contre la pauvreté en milieu rural. »

« Aujourd'hui, nous visons pas moins que l'autosuffisance agroalimentaire », poursuit-il, lors d'une entrevue accordée au quartier-général régional de l'organisme, à Rey, une petite ville au sud de Teheran. « La moitié de la population iranienne, soit quelque 4,2 millions de familles, habite les 90 600 villages du pays. La politique du chah visait à ramener à 25 p. cent cette population. »

La « révolution blanche » du Roi des rois visait, en effet, la transformation de l'Iran en puissance industrielle, grâce à ses richesses pétrolières. L'appauvrissement planifié du monde agricole forçait les paysans à se replier sur les grandes villes. Ils devaient y constituer une réserve de main-d'œuvre en vue de l'industrialisation, elle-même l'apanage de la famille et des courtisans du chah. L'Iran en 1977 ne pouvait nourrir sa population que pendant un mois.

photo Ronald Hallis

Une jeune mère et son enfant dans la rue, à Teheran. Les déshérités soutiennent massivement le régime islamique.

taux, des entreprises telles agences de voyages, cinémas, et exploitations agricoles. En tout, cette énorme richesse égalait plus de 20 p. cent du potentiel productif et économique de notre pays! »

« Notre but ultime, explique M. Habibollah, c'est de remettre toutes ces entreprises au secteur privé, à des citoyens qui desireront travailler, prendre des risques en tant qu'entrepreneurs, et aider à rebâtir le pays. »

L'Iran des ayatollahs s'exprime aussi par de petits gestes. Tel un tapis persan, la révolution islamique est tissée de milliers, de millions de noeuds, chacun essentiel mais invisible dans l'ensemble coloré et résistant.

Au village d'Ismailabad, à 40 kilomètres de Teheran, M. Abbas-Ali Hakhorban, membre du conseil du village, parle des activités du Djihad Sazandegui, le « djihad de la reconstruction. » « C'est le Djihad Sazandegui, explique-t-il, qui a fait venir au village l'eau pure de Teheran; qui a fait construire de nouvelles maisons que vous voyez là-bas, le bain public, notre nouvelle école. »

« Guerre sainte »

Djihad se traduit habituellement par « guerre sainte », ce qui fait naître l'image d'un Islam guerrier. Or, il peut aussi se traduire par « effort pour accomplir les responsabilités du croyant ». C'est ainsi que l'on entend au Djihad Sazandegui, qui, surgi de la révolution islamique, donnait acte au mot d'ordre de Khomeini, à savoir qu'il fallait accorder priorité à la lutte contre la pauvreté en milieu rural.

« Aujourd'hui, nous visons pas moins que l'autosuffisance agroalimentaire », poursuit-il, lors d'une entrevue accordée au quartier-général régional de l'organisme, à Rey, une petite ville au sud de Teheran. « La moitié de la population iranienne, soit quelque 4,2 millions de familles, habite les 90 600 villages du pays. La politique du chah visait à ramener à 25 p. cent cette population. »

La « révolution blanche » du Roi des rois visait, en effet, la transformation de l'Iran en puissance industrielle, grâce à ses richesses pétrolières. L'appauvrissement planifié du monde agricole forçait les paysans à se replier sur les grandes villes. Ils devaient y constituer une réserve de main-d'œuvre en vue de l'industrialisation, elle-même l'apanage de la famille et des courtisans du chah. L'Iran en 1977 ne pouvait nourrir sa population que pendant un mois.

Fred A. Reed est journaliste pigiste. Il collabore régulièrement au DEVOIR.

LES SERVICES SECRETS

Une arme à deux tranchants, pour ses membres, et pour l'État

L'été 85, au fil des jours, aura laissé quelques traces dans la vie déjà mouvementée des fonctionnaires du renseignement. Pléiade de trahisons en Allemagne de l'Ouest, espionnage militaire aux États-Unis, va-et-vient de transfuges entre l'Est et l'Ouest, affaire Greenpeace en France..., bref, toutes ces péripéties auront amplement démontré, une fois de plus, que le renseignement demeure la pierre angulaire de toute construction politique.



Charles David

Par contre, les récents soubresauts, notamment en France, auront, là encore, révélé une facette fondamentale de ce monde étrange. Travaillant sans filet, surtout dans la section des opérations clandestines, ils sont condamnés à réussir dans l'ombre ou recevoir l'opprobre dès qu'éclatent bruyamment leurs menées infructueuses. Le tollé accompagnant l'affaire du Greenpeace, à ce titre, aura été exemplaire, balisant la contradiction permanente qui module la démarche de ces employés de l'État.

Ainsi, le *Rainbow Warrior*, en coulant dans le port d'Auckland, à l'autre bout du monde, aura surtout fait déborder « la piscine », provoquant, ci et là, tempêtes diplomatiques et remous politiques. Une fois de plus, dira-t-on, l'événement en soi n'étant ni nouveau, ni exceptionnel, encore moins exclusif à la France. L'histoire des services secrets de tous les pays est traversée d'agitations perpétuelles et reflète, en grande partie, l'orientation politique de l'État dans ses composantes successives.

En fait, à moins de sombrer dans un angélisme pathétique ou de faire preuve d'une hypocrisie délirante, aucun responsable politique ne peut faire abstraction de la réalité du renseignement qui intervient dans ses décisions d'ordre politique, économique ou militaire. Cette constante est d'autant plus contraignante qu'elle chemine parfois — sinon presque toujours — hors de la légalité et



Le président Kennedy n'hésita pas à révoquer les responsables de la CIA — Allen Dulles (à gauche), et Richard Bissell (à droite) — qui l'avaient fourvoyé, en avril 1961, dans l'opération de la Baie des Cochons.



se recouvre pudiquement de la raison d'État.

Les services secrets sont-ils nécessaires ?

Il n'empêche qu'à chaque « scandale », entourant la démarche de cette faune — particulière mais omni-présente — la sempiternelle question refait surface: la nature des services secrets, leur nécessité d'être, n'entre-t-elle pas en contradiction permanente avec la pérennité de la démocratie ? En d'autres termes, existe-t-il un dilemme entre services secrets et un système politique qui prône le respect de la liberté et des lois ?

Paradoxalement, ce type d'interrogations n'émerge qu'au travers des bavures qui soulignent, momentanément, la transparence de services, par essence secrets. Projetés en pleine lumière, surtout en période de paix, ils trahissent ainsi leur présence, devenant forcément gênants pour le pouvoir politique qui, peu ou prou, véhicule toujours l'impression de se défendre d'avoir été associé à leurs curieuses activités.

Les exemples foisonnent. Kennedy n'hésita pas, nonobstant son approbation à l'odyssée, à révoquer les responsables de la CIA — Allen Dulles, Richard Bissell — qui l'avaient fourvoyé, en avril 1961, dans l'opération de la Baie des Cochons. Dépassant l'échec, la faute la plus grave, aux yeux de la Maison-Blanche, était d'avoir placé le gouvernement américain en flagrant délit de mensonge et de ternir, à peine arrivé aux commandes, son profil « moral ». On raconte qu'il aurait voulu « pouvoir briser la CIA en mille morceaux et les disperser à tous les vents ».

Plus près de nous, le gouvernement français, admettant la « cruelle vérité » dans le sabotage du *Rainbow Warrior*, sanctionnera d'abord le chef de la DGSE, l'amiral Pierre Lacoste. L'ampleur de la crise forcera le ministre Charles Hernu à remettre sa démission, mais la première réaction du pouvoir politique aura été de faire porter le poids de la « bavure » par le responsable du service.

Or, jusqu'à plus ample informé, les services secrets ne sont

pas le fruit d'une génération spontanée. Créés, mis en place, financés et organisés par le pouvoir politique, ces organismes — qu'ils se nomment CIA, KGB, MI5, DGSE... — sont d'abord au service de l'État. Ils existent dans tous les pays et fleurissent sous tous les régimes, avec quelque prédilection pour le totalitarisme où ils se confondent souvent avec la police politique.

En fait, si la restructuration des services spéciaux, dits secrets, — dans le contexte moderne de la guerre froide — demeure relativement récente (la création de la CIA, par exemple, date de 1947; la SDECE, elle, prend naissance en 1945; quant au KGB, il voit le jour en 1954), la légende de l'espionnage est aussi vieille que l'homme. En fait, elle serait contemporaine du plus vieux métier de la planète. À l'instar de la prostitution, le monde du renseignement, tout en trainant un sillage de mauvais aloi, déconcerte, choque souvent, ravit parfois, mais, nécessité oblige, sert toujours.

Alors, peu différents en ce do-



C'est le général René Imbot (à gauche), qui a reçu en France la lourde tâche de remplacer l'amiral Lacoste, à la tête des services secrets, après le congédiement de ce dernier. Le ministre de la Défense, Charles Hernu (à droite), a pour sa part été forcé de démissionner à la suite de l'incident du *Rainbow Warrior*.



main des régimes totalitaires, les pays démocratiques ne font faute de cultiver ce type d'administrations. Même si, à intervalles réguliers, leurs méthodes particulières font l'objet d'une certaine — plutôt relative — surveillance de commissions parlementaires.

À ce sujet, en novembre 1971, le sénateur J. William Fulbright, naguère le tout-puissant président de la Commission des Affaires étrangères du Sénat américain, évoquant le « culte du renseignement », reconnaissait que « le secret, aux États-Unis, est tenu pour un dieu et tous les porteurs de secrets forment ensemble une sorte de confrérie... et à quiconque n'est pas des leurs ils se refusent à dire mot ».

Pour sa part, le sénateur John Stennis, qui, en 1971, présidait la commission d'enquête du Sénat sur les activités de la CIA, préféra faire preuve de compréhension. « Il nous faut bien comprendre, déclarait-il, qu'il s'agit là d'une organisation de renseignement et que nous avons à la protéger en tant que

plus

Éditeur
Roger D. Landry

Coordination
Paul Longpré

Responsable
des chroniques:
Pierre-Paul Gagné
Tél.: (514) 285-7070

Page couverture:
Marie Lessard

Mise en page:
Jacques Gagnon
Fernand Marcotte

Collaboration

Philippe Barbaud
Jean Basile

Berthio
Louis-Henri Corme

Serge Grenier
Yves Leclerc

Simone Piuze
Fred A. Reed

Jocelyne Sanschagrin

Toronto Michel Labrecque

Vancouver Daniel Raunet

Mexico Francis Pisani

Managua Jacques Lemieux

Paris Louis-B. Robitaille

San Salvador Édith Coron

Bonn André Racicot

Washington Jean-F. Lisée

Vienne Claude Moniquet

Tokyo Lillian Ginoza

Taiwan Jules Nadeau

Publicité

Responsable
des cahiers spéciaux
Manon Chevalier

Secrétariat
Micheline Perron
Tél.: (514) 285-7319



Un remorqueur toue le *Rainbow Warrior* dans le port d'Auckland, en Nouvelle-Zélande.

→ telle, en fermant quelque peu les yeux et en prenant les choses comme elles viennent».

Cette bienveillance est d'autant plus marquée que l'opinion publique, mêlant fiction et réalité, brosse généralement un tableau flatteur des mystérieux acteurs du monde des services secrets: personnages à la fibre patriotique élevée — dans la meilleure tradition des James Bond, du Gorille... — baignés d'une espèce d'aura mythologique, plus ou moins romantique, chevaleresque en dépit des coups tordus...

Une contradiction fondamentale

Pourtant, beaucoup plus que de la tolérance, cette approche des élites politiques éclaire singulièrement la contradiction fondamentale qui délimite l'action essentielle de ces organismes. Ces fonctionnaires, vivant en marge des lois et respectant, avant tout, leurs propres codes, sont-ils «protégés» parce qu'en réalité ils sont les simples exécutants d'une politique définie par les responsables de l'État? Ou, tout simplement, parce que la nature de leur métier leur donne les moyens d'échapper au contrôle de l'État et de lui imposer leur propre vision?

En décembre 1963, s'interrogeant sur la poussée de sa couvée, le président Truman notait: «Pendant un temps, j'ai été fort troublé de voir à quel point la CIA avait dévié de ses fins originaires. Elle est devenue une arme opérationnelle et parfois une arme politique entre les mains du gouvernement». Tout laisse croire, en effet, que les services secrets demeurent l'outil privilégié de la politique étrangère des gouvernements et que leurs actions ne

sont menées que dans le cadre général des instructions fournies par les responsables politiques.

Une multitude de cas, tombés aujourd'hui dans le domaine public, attestent la capacité des gouvernements à dissimuler les faits, aussi longtemps que les preuves de leur implication ne peuvent être étalées. Du succès du renversement de Jacobo Arbenz au Guatemala, en 1954, à la déstabilisation du régime Alende, la liste des dissimulations demeure impressionnante.

L'exemple le plus célèbre demeure l'aventure de l'*U-2*. L'échec de la dernière mission de l'avion-espion, piloté par Francis Gary Powers en 1960, donna lieu à une véritable comédie de dénégations ou d'explications plus ou moins saugrenues (avion-météo égaré) avant d'être à l'origine du fiasco du sommet des Quatre Grands à Paris. Plus près de nous, le premier ministre Laurent Fabius, après maints atermoiements, devait finalement accoucher «la vérité cruelle» et avouer que la *DGSE* s'était bien commise à l'égard de l'organisation Greenpeace.

Il semble donc clair qu'en règle générale, les gouvernements manipulant les services secrets se réservent automatiquement le droit de nier toute implication dans des activités répréhensibles et contraires au droit international. En ce domaine, pas plus que les autres pays, le Canada, semble-t-il, ne fait pas exception.

Roger Faligot et Pascal Krop, dans leur récent ouvrage «La piscine/les services secrets français 1944-1984», soutiennent qu'en octobre 1970, la *GRC* prit quelques précautions à l'encontre de l'ambassade de France.

Convoqué par le premier ministre Trudeau qui voulait contrôler la véracité de la rumeur, M. John Starnes de la *GRC* acquiesça en silence. «Bien, répondit le premier ministre, mais si vous vous faites prendre, je devrai démentir avoir été informé».

Un cas d'exception: l'Union Soviétique. Moscou n'éprouve nul besoin de faire mystère de ses interventions puisque le *KGB*, à l'image de son pouvoir de tutelle, n'est soumis, même théoriquement, à aucun contrôle, étant l'expression d'un système organisé pour remettre ouvertement en cause les structures établies du capitalisme. Mikhaïl Gorbatchev vient de le répéter crûment à Paris: «les diplomates sont faits pour recueillir des informations». De

plus, expulsions ou coups ratés ne perturbent d'aucune manière la vie politique soviétique.

En revanche, on ne peut nier que, dans les pays démocratiques, l'importance assumée dans les rouages de l'État, les moyens énormes mis à leur disposition, la vocation naturelle à vivre dans l'ombre et cette couverture apportée à leurs activités finissent à la longue par conférer à ces fonctionnaires — notamment au chef des services — un statut d'État dans l'État, sur lequel ils s'appuient pour tenter d'influer la politique de leurs gouvernements.

Il est vrai qu'ils disposent d'un arsenal extrêmement payant. Charges, en effet, de fournir aux centres de décision des paramètres d'information pour leur permettre de définir

une politique, ils peuvent, à la limite, distiller les informations de manière à faire prévaloir leur point de vue ou tout bonnement induire en erreur. Le président Mitterrand, n'a-t-il pas publiquement reconnu que, deux mois après la «bavure» en Nouvelle-Zélande, les services secrets avaient multiplié les fausses pistes pour cacher la vérité.

Le risque de dérapage devient plus évident quand à la tête de l'État se trouve un pouvoir politique qui ne partage pas les sentiments habituellement reconnus aux fonctionnaires du renseignement. Carter, lors de la tentative de libération des otages en Iran, l'apprit à ses dépens. Naguère en France, en pleine crise algérienne, le gouvernement de M. Guy Mollet se vit placé devant le fait accompli par l'arraisonnement de l'avion de M. Ben Bella. La IV^e République amorça ainsi sa lente dégradation.

En tout état de cause, dans cette constante contradiction qui enveloppe démocratie et services secrets, le réalisme en démocratie devrait souhaiter une démystification de la mentalité des services secrets, s'il est vrai, comme le prétend Jacques Barzun, que «l'âme de l'espion est en quelque sorte le modèle de notre âme commune». On ne peut s'empêcher, en attendant, de craindre que l'action des services secrets ne reflète réellement la véritable politique des États. □

KGB: Komitet Gosudarstvennoy Bezopasnosti (Comité pour la sécurité de l'État). Créé par décret le 13 mars 1954, un an après la mort de Staline, ce service est l'héritier de trois organisations successives: la *Tcheka*, la *GPU* et la *NKVD*. Le *KGB* assure aujourd'hui les responsabilités de la surveillance interne et de l'espionnage à l'étranger.

CIA: Central Intelligence Agency. Créée en 1947 sur les cendres de l'OSS. La plus connue de la communauté de renseignement (plus de dix organismes) aux États-Unis qui a pour charge de compiler toute une série de données sur la totalité des pays du monde — avec pour priorité l'URSS et les pays de l'Est — et de se livrer à des opérations clandestines. La *CIA* coordonne l'ensemble.

DGSE: Direction Générale de la Sécurité Extérieure. Reconstituée en 1982 à partir de la SDECE (Service de Documentation Extérieure et de Contre-Espionnage) créée par de Gaulle en 1946. A pour mission, au profit du gouvernement, de rechercher et d'exploiter les renseignements intéressant la sécurité de la France, ainsi que de détecter et d'entraver hors du territoire national les activités d'espionnage dirigées contre les intérêts français afin d'en prévenir les conséquences. Le siège des services secrets français se trouve boulevard Mortier, à Paris, face à la piscine des Tourelles, d'où son surnom: la piscine.

CHARLES DAVID est journaliste aux informations internationales à LA PRESSE.



Une science de la création?

Il est assez paradoxal que certains des gens les plus intéressants dans le domaine de l'informatique n'ont pas une formation d'informaticien, mais viennent de disciplines tout à fait différentes. C'est le cas de Herbert Simon, psychologue de formation, Prix Nobel d'économie... et professeur d'informatique à l'Université Carnegie-Mellon de Pittsburgh.

J'ai rencontré le professeur Simon il y a quelques mois en travaillant sur la série d'émissions « le Défi mondial » avec Daniel Bertolino, et j'ai été frappé par la vision à la fois large et critique qu'il a de l'ordinateur et de ses effets. Il me paraît clair que cette vision est rendue possible par la variété des disciplines et des expériences qu'il possède.

Je pense à lui aujourd'hui parce qu'il a écrit il y a quelques années un plaidoyer en faveur de ce qu'il appelle les « Sciences de l'artificiel » ou, en d'autres mots, une science de la création (Éditions M.I.T., édition révisée et augmentée en 1979). Le terme peut paraître paradoxal : qu'est-ce qui se prête moins que la création à la systématisation, à la rigueur et jusqu'à un certain point à l'impersonnalité de la démarche scientifique ?

Pourtant, argumente Simon, il existe beaucoup en commun entre la création musicale ou littéraire, la programmation d'ordinateurs, la conception d'un édifice ou d'un pont, la planification urbaine et la mise au point d'un système politique. Ce sont toutes des activités qui, dans des domaines fort différents, s'efforcent de plier la nature à une règle, de créer un produit ou un environnement physique ou social artificiel.

Une démarche scientifique

Ce qu'il faudrait, c'est jeter les bases d'une véritable démarche scientifique de l'étude et de

la création de l'artificiel. Pour en démontrer à la fois la possibilité et la nécessité, Simon s'y prend de deux façons : d'une part il analyse en détail le fonctionnement d'un « univers artificiel » qu'il connaît bien, celui de l'économie ; d'autre part, il consacre deux chapitres fascinants à l'étude du fonctionnement de l'esprit humain face aux problèmes de l'analyse du monde environnant et de la conception.

L'homme considéré comme entité de réception et de traitement de l'information, conclut-il, est un système relativement simple, assez comparable à l'ordinateur. Son apparente complexité est due en réalité à ses rapports complexes et variés avec son environnement. En tenant compte de cela, on peut tirer des conclusions assez justes sur le mécanisme de la pensée humaine à partir d'un très petit nombre de connaissances certaines, telles la capacité et la rapidité de fonctionnement de la mémoire courte, la méthode d'emmagasinage et de classement des faits nouveaux, les niveaux d'abstraction dont le cerveau est capable, etc.

Par exemple, une multiplicité d'expériences ont démontré que l'homme est capable d'enregistrer dans sa mémoire courte de quatre à sept « blocs » d'information, et qu'il lui faut de cinq à dix secondes pour transférer un bloc dans sa mémoire longue. La seule différence entre les gens ordinaires et les « prodiges de la mémoire » est que ces derniers ont appris à grouper l'information en des blocs plus importants.

De même, le phénomène de l'intuition, incontrôlable et imprévisible en apparence, est d'abord, dit Simon, « un acte de reconnaissance » d'un modèle ou d'une structure connus dans une situation nouvelle. Et à ce titre, l'intuition est reliée d'assez près à l'expérience.

À partir de cela, comment s'y

prend-on pour élaborer une « science de la création » ? Herbert Simon va jusqu'à proposer un « curriculum » pour l'enseignement de cette science, basé en partie sur des ensembles de connaissances déjà existants, en partie sur des domaines où beaucoup reste encore à découvrir ; comme toute autre science, la « science de la création » sera en constante évolution, et il serait absurde d'attendre qu'elle soit complète et entièrement explorée pour commencer à l'enseigner, alors qu'on enseigne la biologie, la physique et la psychologie, qui ont pourtant encore bien des « zones grises ».

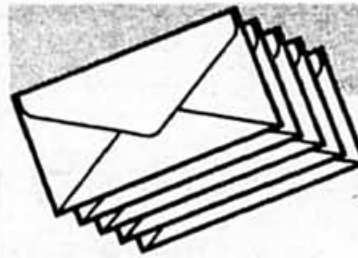
Dans ce curriculum, il y aurait entre autres :

- les théories de l'utilité (tirée de l'économie) et de l'analyse statistique des décisions (recherche opérationnelle) ;
- les techniques de détermination d'un choix optimum dans une alternative ;
- l'application de la logique traditionnelle à la recherche des choix possibles ;
- les méthodes d'allocation des ressources ;
- la théorie de la structure et de l'organisation des entités complexes, et notamment des hiérarchies ;
- la représentation des problèmes de conception.

La plus grande partie de ce qui précède s'applique aussi bien à la conception de produits physiques qu'à l'élaboration de systèmes intellectuels ou sociaux. Pour ces derniers, cependant, Herbert Simon propose des éléments d'étude supplémentaires, rendus nécessaires entre autres par le caractère particulier du « client » que constitue la société, par le fait que les objectifs sont beaucoup moins immédiats et, effectivement, qu'ils devront sans doute évoluer en cours de route, et par le besoin de prévision et de prédiction.

Ces extensions au curriculum des « sciences de l'artificiel » pourraient comprendre :

- l'utilisation de la « rationalité restreinte » là où la complexité des structures et des interactions est telle qu'il est impossible d'analyser à fond une situation ;
- la prospective et l'utilisation du « feedback » et des mécanismes homéostatiques ;
- l'analyse des relations concepteur-client, particulièrement lorsque le « client » est l'ensemble de la société ;
- la planification et la conception « ouvertes » sans objectifs finals prédéterminés.



On adresse le courrier à
Yves Leclerc
La Presse - PLUS
7, rue Saint-Jacques
Montréal, Qué. H2Y 1K9

Aujourd'hui, je vous laisse la parole, car ce sont des lettres qui demandent peu ou pas de réponses.

Cher M. Leclerc,
Ceci est en référence à votre article intitulé « le doigt sur le bouton » paru le samedi 31 août 1985, dans lequel vous nous exposez certaines caractéristiques nécessaires à un ordinateur pour qu'il soit capable de coordonner efficacement le système de défense du président Reagan. C'est sur un de ces critères que je voudrais m'entretenir avec vous.

Vous posez une partie de votre argumentation sur le retard qu'il y a dans la production de circuits intégrés fiables à l'arséniure de gallium, qui seraient propice à la construction de notre super-ordinateur. C'est peut-être un retard que vous estimez un peu trop grand.

Dans son catalogue 1985, la compagnie Harris Semiconductors nous propose la série Radhard (« Radiation hardened ») née de la technologie de l'arséniure de gallium. Actuellement cette série possède un choix étonnant de composants qui sont largement vendus à l'armée américaine, comme en fait foi l'introduction de leur catalogue.

La série Rad-hard offre une gamme de circuits intégrés tant analogiques que numériques. Comme par exemple des interrupteurs analogiques (analog switches), des amplificateurs opérationnels, souvent appelés ampli.op., et de multiplexeurs analogiques. Dans le domaine numérique, vous serez peut-être étonné d'apprendre qu'il existe déjà une version Radhard du microprocesseur 8085 ainsi que des 8155 et 8355, deux CI périphériques populaires de la célèbre famille d'Intel. Aussi des mémoires RAM statiques existent sous des formats de 1 Ko par 4 bits, 4 Ko par 1 bit et 8 Ko par 8 bits.

Certes, nous sommes loin de nos 68000 et des 41256 (mémoires vives de 256 Kbits) qui font la loi dans nos puissants ordinateurs personnels. Mais cela nous permet tout de même de penser que cette étape d'intégration des circuits se fera plus rapidement que... les experts d'IBM l'estimaient.

Également, Harris Semiconductor offre toute la gamme de circuits plus simples dans la famille TTL, mais opérant avec un temps de propagation de 350 picosecondes au lieu d'environ 10 nanosecondes pour leurs équivalents en TTL-silicium.

Voilà un bref aperçu que je l'espère vous aura intéressé. D'autant plus que Harris n'est pas le seul fabricant à produire ce type de composants.

Votre lecteur assidu,
Michel Halde, Langueuil

RÉPONSE: Merci des renseignements, mais vous savez que les circuits dont a besoin le super-ordinateur sont encore plus avancés que même nos super-microprocesseurs. À défaut de certitude, je continue à accorder une certaine confiance aux experts d'IBM dans leurs prévisions. Espérons au moins que les processeurs 16-bits en arséniure de gallium sortiront à temps pour que nous puissions continuer à jouer au Flight Simulator pendant que la guerre des étoiles de M. Reagan et de ses petits compagnons de jeux soviétiques se déroulera au-dessus de nos têtes!

Cher monsieur,
Vu les succès remportés avec la coiffure et l'esthétique, nous vous offrons maintenant Kim, l'ordinateur pour vos vêtements. Étudiant l'aspect morphologiques de la cliente, nous répondons aux questions de Kim. Celles-ci complétées, l'ordinateur analyse les données.

Par la suite, Kim propose pour toutes vos sorties votre style de vêtement. Comprenant les tissus, les couleurs, les accessoires (chapeaux, ceintures, bijoux) et enfin les chaussures. De plus, nous vous remettons en échantillon les couleurs que Kim vous aura conseillées...

Les logiciels Visages,
St-George de Beauce

RÉPONSE: Inutile de vous dire que malgré le caractère éminemment commercial de ce message, je n'ai pu résister à vous en faire part. Imaginez la scène de ménage: « Chéri, je n'ai rien à me mettre! » ... « C'est pas vrai! D'après Kim, tu as 8 robes, 6 blouses, 3 manteaux, 5 paires de chaussures... »

EPSON



IMPRIMANTES EN PROMOTION

LX-80	100 c/s
FX-85	160 c/s
FX-185	pleine largeur

271-2316
783 MISTRAL
(COIN 8250 ST-HUBERT)

Dumoulin
INFORMATIQUE D.R.



L'EMPIRE DES SENS

Serge Grenier



PERSONNALITÉ

Un homme et son Palais

On finit par s'y faire (au Palais des Congrès): plus beau du côté nord que du côté sud, le soir que le jour et à l'intérieur qu'à l'extérieur. Il est même très animé quand 1 500 personnes s'y retrouvent, cravates et sacs du soir dehors. Presque chaleureux. Son immense verrière fait inévitablement songer à l'aérogare de Mirabel — si, toutefois, il y avait du monde à Mirabel. Une hôtesses trainant sa valise à roulettes et l'illusion serait totale. Allant et venant, le maître des lieux, Yves Michaud, tire de longues bouffées de son fume-cigarette en or et s'assure que « son » monde est à l'aise. Mais l'homme est nerveux et ses traits sont tirés. Comme s'il manquait de sommeil. Effectivement, ça fait deux jours qu'il n'a pas dormi. Depuis qu'au petit matin une voix au téléphone le tirait du lit, lui annonçant que le Palais brûlait. Il ne se serait pas rasé afin de sauter plus rapidement dans sa voiture et sa seule salutation matutinale à ses proches aurait été « Mon Palais!!! » que je n'en serais pas surpris.

Ouf! Ce n'était que l'édifice d'à côté. Mais regardez-moi ça! Tous ces carreaux à remplacer, tous ces autres carreaux à laver, tout ce nettoyage: une sacrée job! Oh! pardon: quel boulot! Et la Soirée René Lévesque dans deux jours. Diantre! Fouette par l'épreuve, l'homme se ressaisit, donne des ordres et jure que tout aura lieu comme prévu. Mercredi soir, Yves Michaud n'a pas juré en vain: tout est en place et « son » monde se presse aux bars de la mezzanine. Qui oserait lui reprocher ses traits tirés, sachant les affres qu'il vient de vivre? Hein, qui? On le congratule au contraire. Il respire. Les invités passent à la grande salle. Les habitués le savent: des diners pour des centaines de convives d'un coup, ce n'est pas toujours ce qu'il y a de meilleur. Mais ici il y a Yves Michaud. Et il y a vu. Accueil, service et dîner, tout est très bien et la soirée se déroule sans anicroche. Passé minuit, l'heure où plusieurs personnes camouflent mal quelques bâillements. (« Bon ben, moi, j'assiste à l'assèmentation demain matin à Québec »), qui, toute trace de fatigue disparue et couleurs retrouvées, salue, joyeux, ses hôtes? Celui-là même dont Claude Ryan, pourtant avare de compliments, a déjà dit qu'il était d'une belle urbanité: Yves Michaud.

RESTAURANT

Le Taj

Tout nouveau, tout beau. Rue Stanley face à la Maison Alcan, un restaurant italien qui a fermé ses pâtes et gracieusement cédé la place à un établissement indien: *Le Taj*. Et fini le folklore! Un peu comme les restaurants chinois nouveaux qui ont remis les dragons menaçants et les lampes typiques, les « nouveaux » restaurateurs indiens optent pour un décor sobre, contemporain, réchauffé par quelques éléments traditionnels. Et ils parlent français. Une carte où chaque plat est décrit par le menu. Des soupes savoureuses, des entrées frites, des cari et des tandoori relevés qui ne tombent pas dans le brûle-gueule, sauf sur commande. Et quelques beaux plats végétariens. Au fond de la salle, un cuisinier qui travaille dans sa cage de verre. Une réserve: le bruit. Le personnel s'en excuse: il ne manque plus, pour compléter l'aménagement, que la moquette.

MUSIQUE

Le géant

On devrait écouter Gilles Archambault plus souvent au FM de Radio-Canada. Surtout lorsqu'il diffuse les disques d'un des plus brillants pianistes de jazz d'aujourd'hui, le Français Michel Petrucciani: un nain pas plus haut qu'une patte de piano, mais dix longs doigts fluides et une remarquable technique. Pour les amateurs, un régal en forme d'album double: « The Michel Petrucciani Trio Live at The Village Vanguard ».

OTTAWA

E. D. mène

Une récente étude menée par son attaché politique démontre qu'E. D. est le plus connu et le plus populaire des backbenchers québécois du Parlement canadien, loin devant Vincent Della Noce et plusieurs autres dont les noms, à franchement parler, ne nous reviennent pas pour le moment. Mis au courant des résultats de cette enquête, l'heureux élu a d'abord qualifié son attaché politique de « p'tit gars qui ira loin », le félicitant de son beau travail. Il s'est ensuite félicité.



Non, ce n'est pas facile d'être hétérosexuel

Dépuis que les « rôles » sexuels ont été remis en question, il y a eu bien des interrogations et peu de réponses. C'est que le champ de la sexualité, comme telle, et de la sexualité considérée dans ses rapports avec l'autre est un domaine difficile à cerner, piégé de toutes parts. C'est là, en effet, où l'être humain éprouve sa complexité. C'est là où il découvre son angoisse.

Mais, lentement, des lignes directrices émergent qui permettent de mettre un peu d'ordre dans cette jungle toujours à explorer. Dans un petit livre parfois remarquable, **Les Sexes de l'homme**(1), la préfacière, Geneviève Delaisi de Parseval, dégage les deux axes principaux qui ont presque forcé les mâles hétérosexuels à réévaluer leur identité profonde: le féminisme et l'homosexualité masculine. Le féminisme, parce que le mâle hétérosexuel s'est vu soumis à un désir qui ne passait plus par ses propres fantasmes mais bien par le fantasme de sa ou ses partenaires. L'homosexualité, parce que l'homosexuel masculin au-delà de toute ses marges, vit, selon le mot de l'historien des mentalités, Philippe Ariès, « une sexualité à l'état pur, et par conséquent, une sexualité pilotes ».

Ces deux assertions, si brutales, sont certainement choquantes. Peu d'hommes hétérosexuels y réagiront positivement. Quoi! les « p'loves » et les « fifs » vont nous donner des leçons! Il semble que cela soit pourtant vrai, étant entendu qu'il ne faut pas mélanger ce que l'on voit aisément du féminisme et de l'homosexualité masculine (la démarche politique radicale, le terrorisme intellectuel ou émotif) et une réalité plus profonde... que ne connaissent pas toujours la féministe et l'homosexuel, pris eux-aussi, dans la ronde des apparences et des futilités.

L'avantage de ce petit livre est sa clarté. Il ne tombe jamais dans la potémique ou la simplification à outrance. Il y a donc quelques témoignages, puis un peu de physiologie, puis beaucoup de psychologie basée sur une clinique. Chaque texte arrive à sa place, explique, détruit un petit mythe au passage. Tous montrent que la question est chaude, que l'hétérosexuel masculin, lui aussi, est encore la victime de préjugés. Celui de la masturbation, par exemple, le

Les sexes de l'homme



« vice » par excellence des vieux collèges classiques, que le pape condamne encore, dont l'on sait pourtant aujourd'hui qu'elle est sinon innocente, inévitable du moins.

On ne peut pas ne pas signaler deux témoignages remarquables tous deux pour des raisons différentes. D'abord, celui de Thomas Trahan sur l'homosexualité. On sait peu de choses sur le comportement homosexuel. On le voit de loin. On l'imagine surtout et les stéréotypes abondent. L'auteur nous propose donc quelques « portraits » très sensibles et qui ne cachent aucunement ce qui paraît être une banalité dans le monde homosexuel masculin: la multiplicité de l'aventure sexuelle. Mais ce n'est pas tout. On y voit que l'homosexuel masculin s'interroge lui-même sur sa nature. On le voit chercher des « types » possibles, viables. Puis, le témoignage de Marc Chabot, professeur de philosophie à Québec. Son interrogation est, dans un sens, plus tragique parce qu'il représente l'hétérosexuel masculin majoritaire. Comment l'hétérosexuel peut-il se définir au sein de ce brassage social dont il est le témoin et parfois la victime? Comment résister aux assauts de l'homosexualité, du féminisme... et des autres hétérosexuels qui ne tiennent pas tellement à se poser de questions? Dans une entrevue qu'il m'a accordée, Marc Chabot m'a raconté cette histoire assez révélatrice. Il a prononcé une conférence devant les Gais de l'Université Laval. Le lendemain, participant à une joute de hockey, ses coéqui-

piers, fort gênés, lui ont demandé s'il était « viré gai ». Mais non! Il n'était pas viré gai. Il acceptait simplement de parler, de se mettre en situation, de comprendre et, surtout, de se comprendre.

Plus général est le bel article « lacanien » de Patrick Valas sur la sexualité de l'homme en général. Il se pose la question de savoir si cette nature sexuelle masculine est semblable à la nature féminine. Faisant sien l'idée de Lacan, Patrick Valas postule une sexualité masculine « perverse ». Il écrit: « La perversion est bien un mode d'exercice du désir où se manifestent toutes les passions humaines, avec leurs nuances, de la honte au prestige, de la souffrance à l'héroïsme... » Il y a beaucoup à dire sur ce sujet. On ne se gêne pas d'ailleurs. C'est pourtant là un domaine du spécialiste qui, lui-même, n'y retrouve pas toujours son latin. Mais il en faut.

Ce petit livre a malheureusement ses propres limites. L'hétérosexualité mâle a imposé son discours durant de nombreux siècles, pour le meilleur et pour le pire. Elle a occulté tout autre discours ou à peu près. L'hétérosexualité masculine serait-elle un « genre épuisé »? On aurait dû traiter de cette question. D'un autre côté, il y a beaucoup de théories dans ces textes et pas beaucoup de choses pratiques. Changer? Très bien! Comment? Si l'on excepte les deux témoignages que j'ai cités, remarquables justement à cause de ça, il n'y a pas grand chose de concret là-dedans. Quelques statistiques des changements réels (place de la femme dans le marché du travail, évolution de la loi concernant la pratique sexuelle, etc...) n'auraient pas fait de mal.

Les sexes de l'homme participe d'une prise de conscience collective très difficile, surtout pour les hétérosexuels mâles. Cela, il ne faut jamais l'oublier, ni en rire. Il n'est pas toujours facile d'être femme. Il n'est pas toujours facile d'être homosexuel. Il n'est pas facile non plus d'être hétérosexuel mâle.

(1) **Les Sexes de l'homme**, en collaboration sous la direction de Geneviève Delaisi de Parseval, 290 pages, Le Seuil.



Les ondes et l'intox (2)

Il me tient à cœur d'affirmer et même de faire mousser le « visage français » de Montréal, sans pour autant « faire la barbe » à mes concitoyens anglophones et allophones. Mais le visage français de Montréal, c'est aussi ce que d'aucuns appellent « le son de Montréal » et que d'autres appellent « the beat of Montréal ». J'ai donc voulu en avoir le cœur net avec cette histoire de niveaux minima imposés par le CRTC aux stations de radio en ce qui concerne la diffusion de musique vocale française.

Consciencieusement, j'ai lu le procès-verbal en deux tomes des audiences publiques tenues le 25 mars dernier à l'occasion des demandes logées par les deux stations MF, à savoir CKOI-FM et CKMF-FM visant à faire réduire à 40% le contenu français de la musique vocale qu'elles diffusent. Motif principal invoqué: l'énorme difficulté de s'approvisionner dans le genre « rock progressif » ou « danse music » (sic) par suite de la baisse marquée de la production de disques de langue française. Dieu merci, cette année encore le CRTC a opposé un refus catégorique à toutes les demandes de dérogation dans une décision prise le 22 mai 1985. Mais l'avenir peut réserver des surprises désagréables lorsqu'on connaît l'esprit pugnace et opiniâtre des états-majors de la radiophonie. Je dois avouer que leur argumentation a été loin de me convaincre qu'ils avaient raison. C'est qu'on doit garder à l'esprit plusieurs faits troublants.

Premièrement, il n'y a pas que les deux stations précitées qui ont demandé d'abaisser les niveaux minima: plusieurs stations AM l'ont fait aussi. Ce que l'on accorde à l'un, il faudra l'accorder aux autres. Deuxièmement, déjà en 1972, avant que le CRTC ne mette en place sa nouvelle politique, plusieurs stations francophones étaient prises en flagrant délit de diffuser moins de 50% des pièces musicales en français. Leur mauvaise habitude tend à devenir une coutume. Troisièmement, l'argument de la baisse de production de disques français entraînant, semble-t-il, de graves difficultés d'approvisionnement est rabâché depuis au moins 1972. Bref, la baisse n'en finit pas de baisser... Finalement, les résultats des enquêtes conduites par le CRTC ont indiqué, dans un avis rendu public le 3 mars 1983, que la situation de la production de disques français était relativement la même que celle de 1980 et que la baisse alléguée par les stations n'était pas aussi considérable qu'elles le prétendaient.

Les statistiques sont donc contestables. Voilà pour l'histoire.

Maintenant, voyons les faits. D'abord le contexte de concurrence à Montréal: 9 stations anglophones pour 664 000 Montréalais de langue anglaise, soit 1 poste pour moins de 74 000 auditeurs; 12 stations francophones pour 2 498 000 Montréalais de langue française, soit 1 poste pour 208 000 auditeurs. Je mentionne aussi qu'il existe 2 stations multilingues à prédominance française et que Montréal a une population dite « allophone » totalisant 10,7 pour cent de sa population totale, soit 379 000 auditeurs présumément partagés entre stations francophones et anglophones de façon égale, ce qui est loin d'être vrai.

Le moindre qu'on puisse dire de ces chiffres, c'est que le potentiel radiophonique francophone est loin d'être épuisé. En revanche, la communauté anglophone s'est donné les moyens de survivre, merci. Nos concitoyens ont beau se faire arroser dans leur langue, les ondes anglophones saturent beaucoup moins Montréal, semble-t-il, que les permis de taxi... Indéniablement, il existe là un problème pour les stations francophones de musique populaire: l'auditeur francophone ne s'empêchera pas d'écouter la chanson anglaise — bien peu canadienne, soit dit en passant — au poste anglophone de Montréal s'il ne trouve pas son compte à son poste francophone préféré. En d'autres termes, il convient que le CRTC limite l'octroi non pas des permis mais des formats musicaux au prorata de la population linguistique.

Par ailleurs, la réglementation actuelle du CRTC permet d'assimiler la culture anglo-canadienne à toute production anglo-saxonne (lisez américaine et britannique, c'est-à-dire étrangère). Faute pour assurer la protection et l'égalité linguistiques dans le contexte du bilinguisme institutionnel canadien, une telle politique n'en confère pas moins un avantage indu aux stations de rock anglophones. Astreindre les stations francophones à ne diffuser que 55% de musique rock anglo-saxonne est une mesure qui devrait avoir sa contrepartie chez les stations anglophones de même format musical de telle sorte que celles-ci soient astreintes à partager leur programmation entre 55% de production étrangère et le reste de production canadienne (anglaise et française).

Mais nos concitoyens anglophones de Montréal n'ont ni le courage ni la conviction d'affirmer leur identité canadienne. Ce faisant, leur assimilation devient la nôtre. (à suivre)

POUR
ÉCOUTER

Jean-François Doré



Le retour du Martien

Bonne nouvelle. Wayne Shorter est de retour. En solo, cette fois-ci, c'est-à-dire qu'il a enfin largué, le temps de quelques mesures bien senties, Weather Report, ce groupe jazz-rock qu'il a fondé avec Joe Zawinul il y a de cela bien des lunes. Ces deux anciens complices de Miles Davis avaient longtemps fixé le baromètre du jazz-rock au beau fixe avec leur Rapport-Météo. Malheureusement leur flamme créatrice avait bien diminué depuis quelques années ; leur ciel s'assombrissait et pour paraphraser un critique américain : *Weather Report was getting cloudy*.

Autant j'aimais le Weather Report des années 70, alors que le sax magique de Wayne Shorter colorait avec une grâce presque divine les thèmes veloutés de Joe Zawinul, autant aujourd'hui

d'hui je n'en pouvais plus d'avoir à me mettre sous la dent une sauce épaisse et indigeste. Bof! même les bonnes choses ont une fin, me disais-je en ma Ford intérieure. Mais j'acceptais somme toute assez mal de ne plus entendre la magnifique musique de Wayne Shorter.

Je l'avais découvert en particulier par un disque magistral datant des années 60, *Speak No Evil*. Une pure merveille. Et depuis ce temps, je suivais avec ferveur toute sa production, jusqu'à tout récemment.

L'attente en valait la peine. Wayne Shorter nous concoctait en cachette un petit bijou d'album. Son titre : *Atlantis*, sur étiquette CBS. Un album très moderne en ce sens qu'on y utilise avec justesse certains éléments de la musique funk comme la basse Slam, lorsque le bassiste martèle les cordes en

cadence avec son pouce pour en faire sortir le clinquant métallique. Ou encore le rythme abrupt du rock contemporain. Par ailleurs, il rejette carrément l'emploi des instruments électroniques comme les claviers maquilleurs de sons et le synth-clavier, cette guitare-synthé popularisée par Pat Metheny.

A l'exception de la pièce *Endangered Species* qui s'abandonne aux molles caresses d'une électronique complaisante, Wayne Shorter privilégie l'emploi du piano acoustique et de la batterie conventionnelle. Toute la section rythmique, basse, batterie, et souvent piano, accomplit un boulot admirable, alors que les sonorités sont simples et les cadences redoutables, pour mettre en valeur l'écriture sophistiquée de Wayne Shorter toute en syncopes, en contrepoints et en sou-



bresauts. A la faveur rythmique Shorter oppose des cuivres éclatants. Il propulse son sax à un niveau stratosphérique. Celui qu'on appelle le Martien tant ses compositions recèlent d'am-

biguités tonales et rythmiques eclabousse l'auditeur d'envoies à l'onirisme délirant. Il se fait aider en la matière par le flutiste Jim Walker qui l'accompagne pas à pas dans sa celeste dérive.

Dans la pièce *Atlantis*, Shorter propose un monde multiple et délicat en continues transformations. Sax et voix se chevauchent, pendant que la flûte taquine avec ivresse les contrepoints massifs de la basse et du piano. Dans *The Last Silk Hat*, au tempo plus tranquille, Shorter brode une fine mélodie au vibrato éthéré alors que la rythmique concasse savamment les temps forts. Dans *Griancas*, on s'acharne à détruire un rythme latin pour en recoller par la suite les morceaux au hasard de l'émotion. Sobriété et éloquence font alors bon ménage. Et dans *Shere Khan*, *The Tiger*, la musique de Shorter prend l'allure féline du tigre pour marquer au détour des sons une expressivité souriante et torturée à la fois.

Un beau disque donc, bien construit, interprété avec bagout. Un disque intelligent dans lequel on n'hésite pas à opposer les tons aux rythmes et les rythmes à la voix des instruments pour créer une musique originale et prenante, une musique qui accroche à prime abord mais qui ne prend tout son sens qu'à la dixième écoute.

Il s'agit d'*Atlantis* du Martien Wayne Shorter. □

LES CHOIX DE GÉRARD LAMBERT

JOHN COUGAR MELLENCAMP

«Scarecrow»
Riva RVLS 7505

J'ai vu l'avenir de Bruce Springsteen, il s'appelle John Cougar! Je sais, ce genre de formule ne veut trop rien dire (mais j'avais tellement envie...) Ces lyrics sont souvent beaux à pleurer, gorgé d'un humanisme de combat à fleur de peau. Un vrai, un grand disque d'amour et de colère, lardé de guitares vengeresses et ponctué d'hymnes au souffle long. Poète populaire ou intello du caniveau, il peut garder sa clé à molette. C'est John Cougar: l'outsider. Un certain rock américain, relevé à la sauce Stones, pour la furie et les riffs couperets. Un des meilleurs rock blanc à racines noires, du terrien aux larges épaules. Enfin, et c'est ce qui nous occupe, fort de sa notoriété nouvelle, l'Indiana rebel déboule avec un album des plus jouissifs qui soit. Ce n'est que du rock'n'roll, mais de la magie roc'n'rollienne. Parce que c'est vraiment très fort. Un disque qui, après des années de galères et de succès d'estime lui permettra de toucher un grand public. Un phénomène du genre sur lequel les sociologues ne manqueront pas de se pencher. Moi je me suis déjà penché que je suis carrément tombé dedans et que je continue à m'y sentir très bien.

CHEAP TRICK

«Standing on the Edge»
Epic FE 39592

À la première note, ce nouvel album vous intime automatiquement le silence. Il passe d'une traite captant l'attention comme le chat quand il guette sa proie. Cadence moyenne et pas une seconde d'ennui. Un album usine ou rien ne se perd et tout se crée. Ces malins savent taper dur, même quand ils ont l'air de faire patte de velours. Ils jouent aux sauvages. Mais leurs moindres distorsions, leurs plus infimes touches d'impro sont programmées, orchestrées, arrangées au quart de poil. Production léchée, travail soigné ces types-là ne sont pas ringards. Rien qu'à les voir, sans même les avoir entendus, on pouvait penser ça. Quand on les entend, c'est encore mieux que ça: son d'une formidable cohérence et avec ça chaque pièce est un petit joyau taillé à toute vitesse dans un diamant spécial. Quoi qu'il en soit tout cela est fait avec une grande distinction et une science fort rare: du dosage et de la bonne mesure.

DAVE HOLLAND QUINTET

«Seeds of time»
ECM 25032-1 E

****½

Comment appelez-vous cela? Faute de mieux, on a recours au label «musique de jazz», c'est de la musique, de la très bonne musique. Dave Holland est indiscutablement le chef de file des bassistes de jazz aux dents longues et au cerveau rempli d'excitantes stratégies musicales. Un quintet où l'on relève les noms de Steve Coleman aux saxophones, Julian Priester, trombone, Marvin Smith, batterie et percussions et Kenny Wheeler aux trompettes. Tous ont la tête pleine de jazz et de classique créant une musique inédite. Cet album étonnant marque la preuve d'une forte maturité, d'une musique allant en s'approfondissant à mesure que ses créateurs la parcourent. Comme ses solos de basses, ses émotions de trompettes, ses délicatesses dans les percussions et ce trombone plein de tact. Un disque qu'il faut écouter plusieurs fois pour commencer à le maîtriser, à saisir toutes ses subtilités, à suivre les dédales de cette pensée labyrinthique qui multiplie les merveilles. Voilà en tout cas un album fort dont vous n'êtes pas près d'épuiser la substance. □

PREFAB SPROUT

«Two wheels good»
Epic FE 40100

Ce disque ne manque pas de charme, un groupe à saveur de bizarrerie douce. La musique de Prefab Sprout semble ne reposer sur aucune fondation tangible, aucune expérience, mais émanerait plutôt d'un concept fumeux ou se fonderaient des bribes de modernisme et d'existentialisme, saupoudrées d'exotisme Habitat 67. C'est un groupe trop discret, un groupe que personne n'a encore vraiment pu assimiler. Ce deuxième album, un peu trop fluide pour avoir un réel impact fait montre à maints endroits de réels éclairs brisant en mille les songes tranquilles du rock. Il reflète l'intérêt à vouloir dépasser le schéma traditionnel du refrain-couplet pendant trois minutes. Partant d'un minimum, le groupe construit les pièces d'un puzzle qui s'emboîtent les unes dans les autres jusqu'à ce que le son vous caresse la peau légèrement, tendrement, les doigts battant une rythmique chaude et un funky soyeux saupoudré des soupis de Wendy Smith. Prefab Sprout n'est pas un ectoplasme, c'est un groupe, le seul peut-être à être d'aujourd'hui, pur produit d'une culture rock mais absolument pas gêné par elle.



On a trop fui le dentiste...

Dand les centre d'hébergement pour personnes âgées, manger est l'une des occupations importantes de la journée. On les voit se masser non loin de la salle à dîner une demi-heure ou plus avant de pouvoir y pénétrer.

C'est donc un lieu de rencontre, une occasion d'échanger, de louer ou de critiquer... la nourriture! En sont l'expression éloquentes les nombreuses lettres déjà publiées dans mon courrier et de plaintes reçues par téléphone ou par tierces personnes.

Un problème ignoré

Ces bénéficiaires parlent souvent de divers malaises physiques qu'ils éprouvent (difficulté de digérer, d'avalier, d'éliminer, etc.) mais rarement de leur santé buccale.

L'Ordre des Dentistes nous faisait part, dans une conférence de presse, en mai dernier, des solutions qu'il préconise pour remédier (dans certains limites) à une situation désastreuse. La nouvelle publiée dans *La Presse* dit: «...comme il faut bien commencer quelque part, l'Ordre des Dentistes du Québec compte offrir, à compter d'avril 1986, un examen de dépistage gratuit aux personnes âgées vivant en centre d'accueil ou en centre hospitalier dans les villes de Montréal, Hull, Québec, Sherbrooke et Trois-Rivières.»

Formidable! Il faut applaudir. Car ce dépistage pourra démontrer non seulement à ceux et à celles qui voudront bien en profiter mais aux autres personnes âgées l'importance de conserver les dents que nous avons ou de porter une prothèse bien ajustée.

Une étude, effectuée en 1980-1982 par un groupe de recherche de l'Université de Montréal, donne de précieuses indications sur l'état de nos dents, quand nous arrivons au Troisième Age. Pour vous en transmettre, dans un premier temps, les données essentielles, j'ai interviewé le directeur de l'équipe, le Dr Jean-marc Brodeur.

Un peu d'histoire

La recherche, financée par le gouvernement fédéral, a donné des résultats effarants. «Ça n'a pas coûté cher, dit le Dr Brodeur, car nous avons utilisé, outre des dentistes en pratique privée, ceux qui oeuvrent en DSC (département de santé

communautaires) ou en CLSC (centre locaux de services communautaires).»

«Douze dentistes sont allés à domicile et dans les établissements visiter des personnes de 65 ans et plus. Nous avons un échantillonnage de plus de 2,000 noms. Le taux de participation a été très élevé: 85 p.c., soit, 1,822 individus.» C'est évidemment très révélateur.

«De ce nombre, 80 p.c. avaient besoin de traitements plus ou moins compliqués; 60 p.c. requerraient de nouvelles prothèses ou des extractions multiples (dents cassées au niveau de la gensitive, par exemple); 72 p.c. étaient complètement édentées, et de ce nombre, 16 p.c. ne portaient pas de prothèse!»

Le Dr Brodeur souligne: «Nous sommes drôlement en retard en ce qui a trait à la conservation des dents». Il me fait, avec les États-Unis, des comparaisons chiffrées qui me confondent! Le Dr B. — L'État assure les frais hospitaliers, les soins médicaux, les médicaments, l'optométrie. Les dentistes, non.

— C'est peut-être qu'une maladie peut nous faire mourir; la perte d'une ou de toutes nos dents, non.

Le Dr B. — Les optométristes, alors?

— Le raisonnement est similaire. Nos yeux nous paraissent plus précieux que nos dents.

Le Dr B. — Pourtant, sans dents, on ne digère plus de la même façon. Les problèmes occasionnés par une bouche partiellement ou totalement sans dents peuvent être importants pour la santé en général. Même le vécu social en est affecté: on ne sort plus, ne voyage plus, on mastique mal les aliments, on ne peut plus manger ce qu'on aime, etc. Nous avons aussi constaté que 45 p.c. des personnes perçoivent leurs problèmes. D'autres trouvent normal de porter une prothèse et pensent que leur état est sans remède.

L'utilisation des services

Les chiffres fournis par le Dr Brodeur sur l'utilisation des services m'éberlèrent. «Le délai moyen remonte à 14 ans. Seulement 10 p.c. des personnes âgées avaient consulté un professionnel dentaire au cours de la dernière année; 26 p.c. l'avaient fait dans une période s'échelonnant entre un et quatre ans; 13.3 p.c. entre cinq et neuf ans et plus de 50 p.c. des individus n'avaient pas consulté au cours des dix dernières années.»

Si on parle uniquement de ceux qui ont encore une ou des dents, le délai moyen de consultation remonte à 10.6 années.

De ce groupe, 22.2 p.c. seulement ont consulté un dentiste au cours de la dernière année. Chez 33.5 p.c., le délai varie de un an et quatre ans; 11.4 p.c. ont consulté il y a de cinq à neuf ans et 32.9 p.c. n'ont pas vu un dentiste au cours des dix dernières années.

Chez les personnes complètement édentées, le délai moyen est plus long encore: 15.3 années. Seulement 23.1 p.c. ont consulté, il y a entre un à quatre ans; 14 p.c. entre cinq et neuf ans et 57.4 p.c. n'ont consulté ni un dentiste ni un denturologiste depuis au moins dix ans...

Les méthodes ont changé...

Il est que la très grande majorité des personnes âgées ignorent que les méthodes ont changé. Il est probable qu'elles se disent: «Je n'a plus de dents, ou si peu, qu'il n'y a rien à faire qu'à porter un dentier.» Et si la prothèse les blesse, elles la jettent dans un tiroir. Comme si une prothèse ne pouvait être ajustée ou changée.

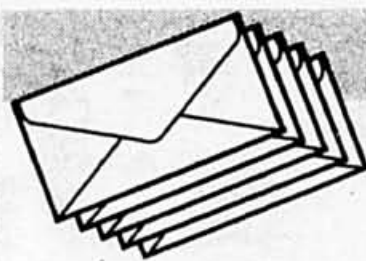
Le Dr Brodeur affirme: «On peut s'attendre, devant un si faible recours au dentiste, à une prévalence élevée de maladies périodontaires, de caries non traitées, de caries de la racine, etc.»

Pourtant, la profession dentaire recommande la nécessité de visites annuelles chez ceux qui ont encore des dents, la nécessité de visites de contrôle chez ceux qui portent des prothèses et le besoin de réfection ou de confection de nouvelles prothèses à tous les cinq ou sept ans chez ceux qui ont deux prothèses.

Soulignons que c'est la prothèse du bas qui est la plus importante.

Cette recherche a décidé l'Ordre des Dentistes à lancer son projet de dépistage, au printemps 1986. Un comité a été formé pour recruter des dentistes acceptant de participer à cette expérience. Les Administrateurs de l'Ordre seront appelés, le 18 octobre prochain, à lui donner son aval.

Je suis convaincue que ce dépistage et ses conséquences amèneront les personnes âgées à prendre conscience de l'importance d'avoir des dents, bonnes et solides, naturelles ou artificielles...



On adresse le courrier à
Claire Dutrisac
La Presse - PLUS
7, rue Saint-Jacques
Montréal, Qué. H2Y 1K9

Chère Madame,

J'ai lu avec un vif intérêt votre article du 21 septembre 1985, publié dans *La Presse PLUS* et intitulé: «Une loi inhumaine à remanier...»

Permettez-moi d'y apporter quelques commentaires et précisions qui, espérons-le, sauront profiter à vos lecteurs aux prises avec un problème d'incapacité nécessitant une mise en tutelle.

Pour ce qui est du problème soulevé par le paragraphe trois de votre article concernant le rôle du psychiatre, disons que la famille aurait pu simplement demander l'interdiction pour prodigalité, et ce, sans l'intervention d'un psychiatre.

Je dois cependant ajouter que, dans certains cas, le psychiatre devra faire état de la capacité d'une personne à administrer ses biens. En effet, en vertu de la Loi sur la Protection du malade mental, si une personne, dont le comportement mental présente un danger pour elle-même ou pour autrui, refuse de se soumettre à un examen clinique psychiatrique, tout intéressé pourra s'adresser à la Cour (Provinciale, à Montréal) pour obtenir une ordonnance de subir un tel examen, laquelle ordonnance pourra être exécutée par tout agent de la paix. Si le psychiatre, chargé de cet examen, juge que la personne est incapable d'administrer ses biens, le directeur des services professionnels du centre où a lieu l'examen devra aviser immédiatement le Curateur public qui automatiquement entrera en fonction. (...) Une curatelle privée peut être demandée par la famille sans aucune intervention de la Curatelle publique. Le Curateur public sera cependant curateur si un psychiatre remplit un certificat d'incapacité et qu'aucun intéressé ne demande l'interdiction et il sera aussi curateur si, lors des délibérations du conseil de famille en vue de la nomination d'un curateur privé, personne n'accepte la charge.

Quant à l'interdiction (prévus au Code civil), il faut dire qu'elle est prononcée par le Tribunal et qu'elle peut aussi être levée par le Tribunal, le cas échéant. (...) Vous soulevez, aux paragraphes neuf et onze de votre article, un problème d'argent et un problème de procédure relativement à une curatelle privée. Disons d'abord que la consultation du psychiatre, dans la plupart des cas, est gratuite. Quant aux démarches à faire, elles sont simples et rapides. Il s'agit de préparer une requête en interdiction, obtenir une date à la Cour (environ trois mois) et se présenter devant le juge ou le notaire qui rend jugement.

Quant aux avantages et inconvénients de chaque genre de

curatelle, je dirais qu'une curatelle privée est plus personnalisée puisque la personne nommée a souvent intérêt à bien administrer. (...) Pour ce qui est des abus, j'ajouterais qu'il arrive que les membres d'une famille, sachant qu'un parent sera bientôt soit interdit, soit sous la juridiction de la Curatelle publique, prendront les devants et, surtout s'ils ont une procuration, déplaceront à leur profit une partie de la fortune de ce parent. La Curatelle publique fait un inventaire des biens mais ne demande pas de rendre de compte.

Finalement, j'admets avec vous que les trois lois en cause sont complexes. Il faut les lire ensemble pour bien comprendre le processus à suivre. Quant au profane, je crains qu'il soit difficile de vulgariser un domaine éminemment complexe.

J'espère avec vous que le législateur saura nous donner une loi qui traitera de problème d'incapacité de façon claire et complète.

Gilles Lebeau, avocat,
Ville Saint-Laurent.

R. — Merci de votre lettre que j'ai dû tronquer à cause du manque d'espace. Je ne suis certes pas compétente pour discuter avec vous les détails des trois lois en cause. *Trois...* ça me paraît excessif.

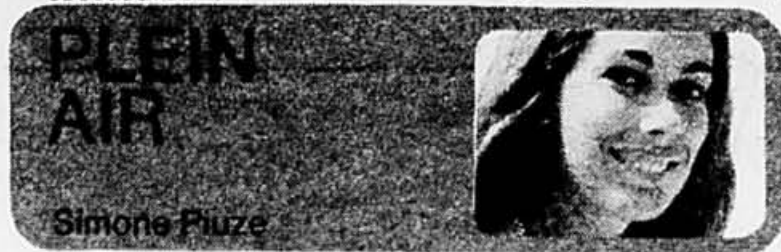
Vous nagez dans la procédure avec une aisance et une autorité que vous confère votre profession. Le profane, lui, se perd aisément dans cette jungle.

Je veux seulement souligner quelques points importants: 1) la famille n'est pas toujours avisée par le directeur des soins professionnels de l'établissement que la nomination d'un curateur est devenue nécessaire. Elle est mise devant le fait accompli. C'est un procédé inacceptable.

Il faut tenir compte non seulement de notre ignorance en la matière, mais également de la répugnance que l'on éprouve à faire interdire un être cher; 2) vous dites que les démarches sont «simples et rapides» pour parler ensuite d'un délai de trois mois! C'est ici qu'éclate toute la relativité des mots...

Deux questions: la loi sur la Protection du malade mental s'applique-t-elle à des personnes que la psychiatrie rejette?

Qu'arrive-t-il durant le délai de trois mois? La Curatelle publique intervient? D'un individu à l'autre, les situations varient beaucoup. Les lois représentent l'ordre, non la justice.



Lorsque la forêt s'embrase

Impossible de ne pas se réconcilier avec l'automne lorsqu'il se fait, comme cette année, chaud, agréable, coloré, avec des couchers de soleil époustouflants de beauté, avec aussi ce qu'il faut de pluie pour conserver, jusqu'aux froidures, le vert aux pelouses et la fraîcheur aux fleurs qui durent, durent... À l'instant où j'écris ces lignes, j'aperçois, de la fenêtre de mon bureau, d'éclatantes fleurs jaunes, mauves et orange tranchant sur le vert mouillé de l'herbe. Épanouies, elles se gavent d'eau en attendant le soleil de demain. Tout près de moi, à gauche de ma machine à écrire, ma chatte qui dort paisiblement levant le nez, elle, sur la pluie qui mouillerait son pelage, et, à ma droite, un gros livre contenant les précieuses feuilles d'automne que j'ai ramassées dimanche dernier au parc Paul-Sauvé. L'ouvre délicatement le reliquaire: apparaissent alors, au fil des pages, les bruns et les écarlates, fauves, oranges, ocres, jaunes et verts des feuilles, couleurs qui se marient, se superposent, s'estompent, éclaircissent les nervures, foncent les contours. J'ai ramassé une dizaine de feuilles de vinaigrier; elles vont du bordeaux au rouge vif, en passant par le brun tacheté de vert et le rouge tacheté de jaune ou marient élégamment l'orange, le jaune et le vert! Que dire aussi des différentes tonalités des feuilles de l'érable, du hêtre, du chêne, du peuplier, du micocoulier ou du bouleau (dommage que les illustrations de cette chronique ne soient pas en couleur!) Mais comment expliquer ce changement de coloration chez les arbres en automne?

Bris des molécules de chlorophylle

Lorsque la température devient plus froide et les journées plus courtes, il se produit dans les feuilles un bris des molécules de chlorophylle, cette matière colorante des plantes dont la lumière est le facteur nécessaire à la production. N'étant plus masquée par le vert, la présence de grosses molécules nommées «pigments» devient alors plus évidente grâce à la teinte spécifique de ces derniers. Et naissent de flamboyantes couleurs avant que ne tombent les feuilles.

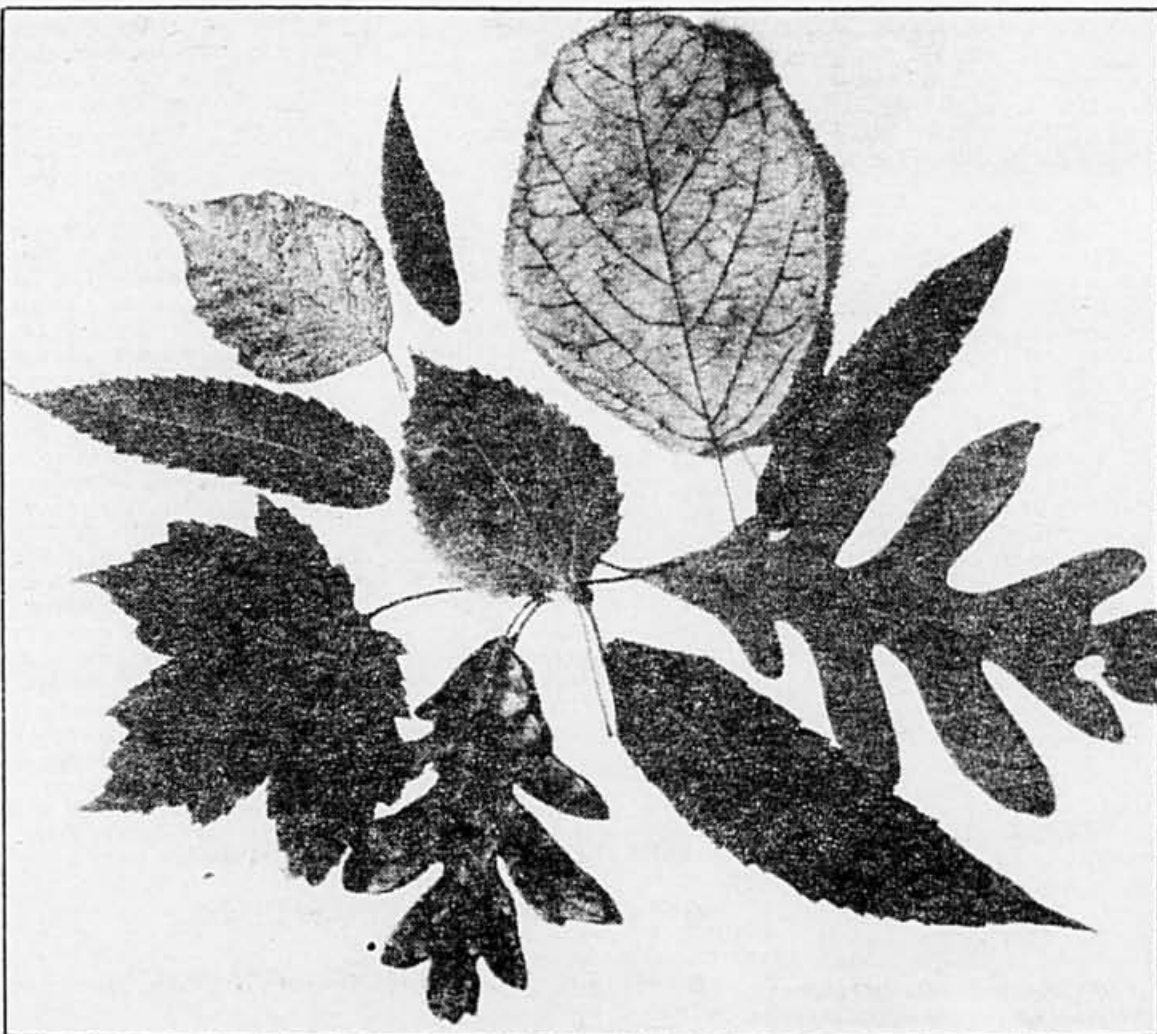


photo Jean Goupil, LA PRESSE
 Pour conserver les feuilles mortes ramassées pour leur couleur ou comme souvenir, il suffit de les placer dans un livre ou dans un dictionnaire.

«Ainsi donc se mêlent le jaune des xanthophylles, l'orange des carotènes et le rouge de l'anthocyane. Ces trois pigments, trouvés en proportions variées selon les espèces et les individus, produisent une gamme de couleurs allant de l'or au pourpre. Chez les érables, par exemple, l'anthocyane est élaboré à partir des sucres qui s'accumulent dans les feuilles, à l'automne», nous disent Monique Laforge, Linda Rail et Véronique Sicard dans *La forêt derrière les arbres*, petit livre nouvellement sur le marché (édition Marcel Broquet) qui perce quelques-unes des énigmes de la forêt tout en la dévoilant comme un milieu grouillant où plantes et animaux perpétuent un cycle de vie qui semble éternel.

C'est d'ailleurs ce que j'ai pu

vérifier, une fois de plus, lors de ma ballade de dimanche dernier, dans l'un des sentiers du parc Paul-Sauvé, celui qui mène, à travers un havre de couleurs, d'odeurs et de lumière, de courses d'écureuils et de chants d'oiseaux au lac de la Sauvagine.

Un castor solitaire

Il était onze heures lorsque nous nous sommes engagés dans le sentier tapissé d'aiguilles de pin prenant naissance près de l'usine d'épuration du parc. Marchant lentement, il faisait bon se pencher de temps à autre pour dénicher, parmi l'amoncellement de feuilles, les plus beaux spécimens — les plus étranges aussi, telle cette

feuille de peuplier moitié jaune, moitié verte, comme dessinée par une main d'homme — des différentes espèces d'arbres qu'on trouve dans cette vaste étendue protégée. Je m'étonne de l'éclat des coloris, de la douceur des feuilles, celles du vinaigrier entre autre, et de leur unicité. Chacune, en effet, a ses couleurs propres et ne ressemble qu'à elle-même, touchante dans sa simplicité, sa délicatesse et sa symétrie, dans sa perfection en somme qu'il faut aller découvrir par terre, avant que la feuille ne sèche, se décompose, morcelée par les décomposeurs — bactéries, vers de terre, insectes et champignons — avant de retourner au sol, «remettant ainsi en circulation une importante quantité d'éléments nutritifs» («La forêt derrière les arbres»).

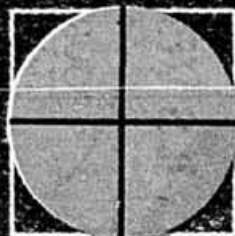
Partout des cupules de glands de chêne, sortes de coupes couvertes d'écaillés noueuses faisant penser à de petits berets, témoignant de l'activité intense des écureuils en cette saison préparatoire au long hiver. Partout également cette lumière particulière qui nous enveloppe, nous donnant envie de nous installer ici pour longtemps, d'autant plus que nous ne rencontrerons personne avant 13 heures. Personne? Pas tout à fait, puisqu'un castor adulte nous permettra d'assister, tout le temps que nous le voudrons, à ses activités de rongeur calme et persévérant. Tout d'abord assis sur le bord d'un marécage se grattant et se nettoyant (?) le pelage, il semblait vivre en dehors du temps tellement ses gestes étaient lents. Qu'il était harmonieux et paisible le castor brun foncé à la queue plate! Qu'il nageait bien aussi, quelques minutes plus tard, avançant, ou plutôt glissant sur l'eau sans faire la moindre gouttelette, une branche d'arbre dans la gueule! Sans compagnons, il ne semblait pas être le moindre ment incommodé par cette solitude, vivant au ralenti. D'où venait-il donc, ce castor? Enigme que nous n'avons pu résoudre.

Après avoir mangé notre lunch tout en l'observant attentivement, nous avons quitté le marécage, nous dirigeant vers le lac de la Sauvagine, oasis de beauté où encore une fois, presque seuls (les gens qui vont au parc Paul-Sauvé aiment plutôt se prélasser sur la plage du lac des Deux Montagnes, là où planches à voile et bateaux sont deux activités fort prisées), nous avons laissé le temps couler, construisant dans le sable fin un château ou restant immobiles au soleil, enivrés de tant de beauté tranquille. Dans le freez-bee d'Alexandre, le tas de feuilles fragiles que nous avons ramassées.

Contournant le lac de La Sauvagine, nous sommes revenus à notre point de départ, là où une foule de cyclistes s'apprétaient, eux aussi, à retourner à la maison, sourire aux lèvres et mollets revigorés. Certains d'entre eux se dirigeaient vers Montréal, empruntant la piste cyclable du parc jusqu'à Saint-Eustache.

Le parc Paul-Sauvé est situé à Oka. On y accède, de Montréal, par l'autoroute 640. □

Le guide Jean Pagé de la CHASSE au Québec



«LE GUIDE DE JEAN PAGÉ DE LA CHASSE AU QUÉBEC»

est agrémenté de nombreuses photos et dessins qui sauront sûrement plaire à l'amateur de chasse.

Cet ouvrage contient tout sur:

- le gibier que l'on trouve au Québec;
- l'équipement et la technique de chasse;
- la chasse à la sauvagine;
- la façon de conserver et d'apprêter le gibier;
- les sites de chasse.

EN PLUS!

Nombreux conseils pratiques et renseignements généraux

384 PAGES
ILLUSTRÉES

EN
VENTE
PARTOUT

Chroniqueur de chasse et de pêche bien connu des amateurs québécois, Jean Pagé collabore depuis nombre d'années à la plupart des revues et émissions traitant de plein air. Sa connaissance des ressources de chasse et de pêche au Québec en fait l'un des plus grands experts dans le domaine.



Le guide Jean Pagé de la PÊCHE au Québec, aussi disponible.

OFFRE SPÉCIALE AUX ABONNÉ(E)S DE LA PRESSE: 20% DE RÉDUCTION

BON DE COMMANDE

Veuillez me faire parvenir		Prix régulier	Prix abonnés de LA PRESSE
<input type="checkbox"/>	exemplaire(s) de		
<input type="checkbox"/>	Le guide Jean Pagé de la CHASSE au Québec (683)	14,95\$	11,95\$
<input type="checkbox"/>	Le guide Jean PAGÉ de la PÊCHE au Québec (682)	12,95\$	10,35\$

N° d'abonné(e).....
IMPORTANT: Joignez à cette commande un chèque ou mandat payable aux Éditions La Presse Ltée.
 Vous pouvez également utiliser votre carte de crédit comme mode de paiement.
 MASTERCARD N°.....
 VISA N°.....

À retourner aux:
 Éditions La Presse, 44, rue Saint-Antoine ouest
 Montréal (Québec) H2Y-1J5

NOM.....
 ADRESSE.....
 VILLE.....
 PROVINCE.....
 CODE POSTAL..... TÉL.....
 TOTAL ci-joint..... (Plus 15 pour frais de poste et manutention)



COMMANDEZ
PAR TÉLÉPHONE

Service rapide
et efficace

285-6984

Économisez temps et argent en commandant vos livres des Éditions La Presse par téléphone. Vous n'avez qu'à composer le numéro 285-6984, donner votre numéro de carte VISA ou MASTERCARD et le tour est joué. Ce service vous est offert du lundi au vendredi de 9 h à 16 h. Prière de noter que les échanges et les remboursements ne sont pas acceptés.